

Hurl Barbe

Pompe le Mousse



Sous la Cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

À paraître

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la *struggle for life*.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !

POMPE LE MOUSSE



Hurl Barbe

 ompe
le Mousse

Sous la Cape

Avant-propos

Ce roman parut en 1982 aux éditions de la Brigandine.

Le contexte social et culturel de l'époque et la façon très personnelle d'Hurl Barbe de le traiter au fil de son texte pourront égarer les lecteurs de moins de quarante ans. Plutôt que d'encombrer le livre de notes de bas de page, nous leur laissons le plaisir de découvrir par eux-mêmes qui peut se cacher derrière les Méleffes et l'Internationale de Sisyphe.

L'île de Tamoé est citée dans un roman par lettres de DAF de Sade, *Aline et Valcour*.

– *Immortel !*
– *Toi-même !*

|

Sophie posa ses pieds nus sur les deux marches en faïence et, relevant sa chemise de nuit, s'accroupit. Tandis que le jet venait frapper la cuvette, elle glissa un doigt dans sa fente et, le portant à sa bouche, le suçà.

– La cochonne! s'exclama Juliette.

Très excitée, elle me pinça le bout d'un sein.

– Viens!

Nous délaissâmes notre poste d'observation et poussâmes violemment la porte du cabinet, que Sophie avait eu l'imprudence de ne pas fermer. Ma sœur et moi étions nues, en cette tiède nuit de printemps; nous nous précipitâmes sur la fille que nous culbutâmes dans la cuvette à la turque. Pour étouffer ses cris, Juliette s'assit sur sa bouche tandis que je glissais le long de son ventre jusqu'à enfouir mon visage dans son odorante intimité.

– Sale hypocrite! l'inveectivait Juliette. Tiens-la bien, Alice. Cette sainte Nitouche a toujours refusé de se mêler à nos jeux et elle s'enferme dans les cabinets pour se titiller. Tu vas voir!

La fille gigotait et poussait de petits cris qui se perdaient dans la toison blonde de ma sœur, tandis que ses cheveux noirs flottaient sur l'émail en un poème indéchiffrable. M'accordant aux mouvements de Juliette, toujours assise sur la bouche de sa victime, je fouillais de la langue les méandres adolescents. Sophie possédait la plus belle motte qu'il m'eût été donné de voir et le corail qui en fendait l'intime et vierge forêt avait cette

douceur enivrante de l'herbe des champs sous un ciel d'été. J'étais si complètement absorbée par l'étreinte qu'il me fallut un moment pour m'apercevoir d'un changement progressif dans l'attitude de Sophie: elle ne se débattait plus mais semblait, au contraire, chercher à m'enliser plus profondément dans sa nuit. Les pointes de ses seins durcirent et son ventre se mit à onduler pour charmer le serpent de ma langue.

Juliette, prodigieusement excitée par l'humiliation qu'elle croyait infliger à notre compagne, lâcha d'un coup:

– Tu avais soif, sale gousse!

Elle se contracta et, dans le moment même où le flot inondait Sophie, celui que la surprise avait un instant contenu m'éclaboussa la face. Sophie se releva et m'enlaça tendrement; nous mêlâmes nos bouches avec passion. En riant de l'aventure, nous rejoignîmes le dortoir, traversant les corridors déserts comme un songe bleu de Paul Delvaux, d'où les respirations de nos compagnes s'envolaient avec des soupirs d'ange. Nous alignâmes deux matelas sur le sol et nous endormîmes tard, après avoir commis bien d'autres folies.

Le matin, la surveillante nous trouva dénouées comme des corps naufragés que la tempête drosse vers le rivage. Elle poussa un cri strident et s'enfuit prévenir la supérieure. Les filles lui firent un pied de nez et, relevant leur chemise, vinrent se frotter à nous pour une caresse expresse.

– Qu'est-ce que vous allez prendre! s'exclamait-on de toute part.

Les petites bouches rieuses suçaient avidement tout ce qui passait à leur portée. Qu'elles étaient belles, nos amies de nuit dans la naissance de leur désir de femme... Aujourd'hui encore, alors que bien des aventures ont effacé notre jeunesse à coups de gomme cruels, je ne puis sans nostalgie évoquer ces instants de profonde innocence.

Nous étions les plus âgées de nos compagnes. Juliette, à dix-neuf ans, préparait son baccalauréat et moi, à peine âgée de dix-huit, je m'apprêtais à entrer à l'École normale supérieure. J'étais l'intellectuelle de la famille, se plaisait à dire notre père. Cela ne m'empêchait nullement de suivre Juliette dans toutes ses folies et d'en commettre de pires dès que j'en avais l'occasion. Nous ne nous séparions guère, étant fort éprises l'une de l'autre. Juliette était une splendide blonde au corps élancé. Du plus lointain de ses orteils à la plus extrême pointe de ses cheveux, il n'y avait pas un seul endroit où ma bouche ne se soit posée avec la passion qui sied aux tempéraments voluptueux. Est-ce assez dire que j'aimais ma sœur ? Je la mangeais et la buvais littéralement, comme d'autres s'enivrent aux alcools les plus rares. Son visage, dont les traits réguliers avaient une richesse d'expression peu commune aux blondes, annonçait les passions les plus inouïes. Elle se livrait au plaisir comme les premiers chrétiens aux lions, avec cette ferveur mystique qui transcende les corps et les rend lumineux. N'étant pas de la même mère, je lui ressemblais aussi peu que le peuvent deux sœurs. J'étais brune ; j'avais les yeux verts, tandis que les siens étaient bleus, pailletés d'or. J'étais plus petite et moins fine qu'elle : mon corps avait cette plénitude heureuse du Midi et tout en Juliette respirait l'air glacé et fortifiant du Grand Nord. Sa mère était Norvégienne et la mienne Italienne. Seuls nous rapprochaient les seins attachés haut, pleins et fermes, et, plus bas, la prodigieuse identité de nos parties les plus secrètes, hormis la couleur du poil : la nature s'était plu à nous apparenter par là où notre père commun n'avait rien pu nous donner...

Lorsque la surveillante revint, hurlant des injures du haut de sa laideur, tout avait été remis en place et nous étions aux lavabos, effectuant consciencieusement notre toilette matinale.

– Je les ai vues! glapit la cerbère. Les deux filles de Loth enlacées à cette malheureuse Sophie qu’elles ont dévoyée.

La supérieure souriait. C’était une belle femme de trente-cinq ans; le peu que nous savions de l’art d’aimer, nous le tenions d’elle et de ses «soirées intimes» où se retrouvaient les plus jolies et les moins nigaudes des pensionnaires. Que de fois Juliette et moi avons trempé nos lèvres dans la coupe de ses plaisirs!

– Je ne vois rien de répréhensible dans l’attitude de ces jeunes filles, dit-elle sèchement à la surveillante.

– Il n’y a pas un quart d’heure, vous les auriez prises pour Sodome et Gomorrhe en personne! cracha la mégère.

– Chère madame, coupa la supérieure, Sodome et Gomorrhe étaient des villes et non des femmes. Je vous suggère de relire votre Bible: cela vous évitera dorénavant les jugements hâtifs et – qui sait –, ajouta-t-elle en souriant, de finir votre vilaine existence en salière.

Elle nous signifiait par là qu’elle n’accordait aucun crédit aux dénonciations de sa subordonnée pour la raison même qu’elle les savait véridiques. Les filles firent des gestes obscènes dans le dos de la surveillante et l’une d’elles suspendit sa garniture à l’habit de la religieuse, en guise de poisson d’avril, bien que nous fussions en plein mois de mai de l’année 1968.

– Juliette et Alice, suivez-moi.

Au ton de sa voix et au frémissement imperceptible de ses narines, nous sûmes à quel degré d’excitation les confidences de la surveillante avaient porté notre supérieure. À peine enfermées dans ses appartements, nous nous déshabillâmes en toute hâte.

– Petites vicieuses! Dévoyeuses! Dévergondées! Chiennes en rut! nous lançait-elle en riant, tandis que les ridicules guenilles de sa fonction s’effondraient autour d’elle, révélant ce corps harmonieux que nous aimions tant caresser.

– Que je hais cet habit! murmura-t-elle en donnant un coup de talon rageur dans le tas et écrasant sous ses pieds ravisants le lourd chapelet d'ébène.

Qu'elle était belle, notre initiatrice! Elle avait su conserver, malgré la pesanteur de la vie religieuse, l'insolente santé et la beauté d'une putain. Elle ne laissait pas un instant de répit à ce corps merveilleux, toujours pétri par de jeunes mains parfumées ou massé par de petites langues polissonnes.

Nous lui relatâmes toute l'aventure, sans en omettre le moindre détail.

– De quels prodigieux écarts sont capables les tempéraments voluptueux quand à la puissance dont les a dotés la nature s'allie la fermeté des principes inculqués par une bonne éducation.

Tout en parlant, elle maniait mes fesses, égarant ses doigts dans le sillon médian. De son autre main, elle attira Juliette dont elle plaça le visage entre ses cuisses circéennes.

– ... Le plaisir est exigeant comme l'est la mort à l'instant du dernier abandon: vous ne devez jamais oublier qu'il ne supporte ni la médiocrité ni la tiédeur et que l'ennui provient, non de sa répétition, mais de la honte dont l'Église a su le grever. «Ce sont des bêtes!», s'écrient les censeurs lorsqu'ils parlent des libertins; mais ils taisent que les bêtes ne fornicquent que dans le sillage de la procréation et qu'à l'homme seul est donné de jouir pour l'unique satisfaction de son plaisir! D'ailleurs, le plaisir animal, fruit de l'instinct, est un plaisir triste, car sans imagination, et un châtement dans bien des cas. Si quelque chose nous sépare du règne animal, je veux bien que, plus que l'écart de l'intelligence, ce soit l'intelligence de l'écart et qu'en ce lieu prédestiné l'âme ait son siège.

Sur ces derniers mots, elle introduisit vigoureusement son doigt dans le trou de mon cul.

Après bien des débordements, tandis que nous nous tenions étroitement enlacées, le beau visage de la supérieure, l'instant d'avant si rieur et espiègle, prit le masque de la gravité.

– Mes chéries, je dois vous annoncer une pénible nouvelle qui m'est parvenue hier soir. Vous savez que seules les filles des plus riches familles de cette ville ont accès à notre enseignement : les frais de scolarité de l'Institution Sainte-Marguerite sont très élevés afin de conserver aux intelligences que nous développons ce parfum de luxe sans lequel elles ne seraient qu'oripeaux républicains. Je suis au désespoir de vous apprendre que vous êtes désormais sans odeur, votre père ayant, par une faillite frauduleuse, dilapidé votre avenir et gâché mon plaisir. Je lui pardonne en partie car il n'a pas survécu à son déshonneur ; de même qu'un capitaine de navire s'enfonce avec lui dans les flots, il est bon qu'un capitaine d'industrie disparaisse dans les ruines de son entreprise : votre père s'est tiré une balle dans la tête.

« Je suis dans l'obligation de vous chasser sur l'heure, le règlement de l'établissement ne tolérant aucun délai, par mesure de sécurité : rien n'est plus contagieux que la pauvreté et les parents des autres pensionnaires ne nous pardonneraient pas le moindre retard à votre expulsion, fût-il dû au plus élémentaire élan de solidarité que les riches devraient avoir les uns envers les autres... »

Ces paroles cruelles furent prononcées sur le ton de la banalité la plus ennuyeuse et, nous ouvrant la porte du couvent, la supérieure nous chassa sans même nous laisser le temps de reprendre nos vêtements.

II

Nues et tremblantes dans le petit matin, encore sous le coup du malheur qui venait de s'abattre sur nous d'une manière si inattendue, nous avançons sur une route de campagne.

- Notre père... balbutiai-je.
- ... Qui êtes odieux! ricana Juliette.

Elle n'avait jamais éprouvé de tendresse pour notre géniteur et lui vouait pour l'heure, à titre posthume, une haine qui, bien qu'en partie justifiée par notre misérable condition présente, n'en révélait pas moins un tempérament peu ordinaire.

Tandis que nous marchions, laissant le hasard guider nos pas, un bruit de tracteur nous fit nous retourner: c'étaient deux paysannes, fraîches et rosées comme le petit matin, qui se rendaient au village proche. Nous les hélâmes.

– Ben vrai! Voilà-t-y pas ces dem'zelles plus nues qu'un feu de la Saint-Jean! s'exclama la plus âgée, qui devait avoir trente ans et avait les plus beaux yeux du monde.

Nous racontâmes en pleurant une histoire d'auto-stop et de viol. Les deux femmes nous prirent en pitié et firent reprendre à leur tracteur le chemin de la ferme. Pendant le voyage, prenant prétexte de notre nudité, nous nous serrions bien fort contre elles, appréciant la fermeté et la bonne odeur champêtre de leurs corps vigoureux. Les bâtiments furent bientôt en vue. Une fois entrées dans le corps du logis, elles nous couchèrent dans un grand lit, profond comme l'hypocrisie d'un moine,

et nous palpèrent attentivement pour relever les traces de sévices imaginaires. Loin de repousser leurs mains, nous nous ouvrîmes plus largement, écartant impudiquement les jambes et les invitant à vérifier des yeux et de la main les outrages et les flétrissures.

– Regardez, là!

La plus âgée approcha un visage de plus en plus écarlate de mon entrecuisse; sa compagne se penchait sur le sexe de Juliette. Leurs respirations haletantes annonçaient suffisamment que la curiosité clinique n'était pas leur seule motivation! Il est vrai que la bouse qui crotte notre département laisse rarement s'épanouir d'aussi belles fleurs que celles dont elles s'apprêtaient à écarter les corolles. D'un mouvement vif et simultané, nous emprisonnâmes chacune de nos admiratrices entre nos cuisses. Je sentis la bouche de la mienne s'accoler violemment à mes lèvres inférieures et sa langue me pomper le foutre. Je me soulevai un peu pour permettre à son doigt – par quel mystère onctueux déjà lubrifié – de pénétrer au plus profond du trou pénultième qu'elle ramona avec toute l'habileté que mettent les paysannes à faire pondre leurs poules.

– Déshabillez-vous, vous aussi! ordonna Juliette.

Elle cherchait à percer les mystères des combinaisons, des porte-jarretelles et des corsets qui enveloppaient nos lécheuses d'un réseau protecteur et gracieux. Elles arrachèrent leur vêtement avec empressement. Elles riaient comme des folles.

– Si Jules et André nous voyaient avec ces dem'zelles...

Elles pouffaient et elles poussaient leur cul plus avant sur nos bouches. Comme elles étaient fraîches! sentant bon le savon de Marseille qui épure les odeurs de l'amour sans les détruire, à l'inverse des essences coûteuses dont s'imprègnent les riches dévotes pour masquer la puanteur de leurs orifices. Je flairais et goûtais ce déjeuner sur l'herbe et Juliette glou-

tonnait, gougnotait et gamahuchait, dardant sa langue et sa science au fond du puits. Les lèvres qui reposaient sur les miennes se gonflèrent soudain comme un abricot bien mûr qui ne demande qu'à faire éclater son jus au fond du palais. De la langue, je précipitai le mouvement sur le bouton rougeoyant et l'aimable femme m'inonda en mugissant, frottant vigoureusement le trou de son cul sur l'arête de mon nez.

– Voilà qu'qu'chose que ne m'avait jamais fait Jules, confia-t-elle à sa compagne en lui patinant les seins.

– Homme sot toujours reste muet, dit sentencieusement l'autre, enfonçant sa langue plus profondément en Juliette, qui ne tarda pas à décharger dans sa bouche.

Après nous avoir donné à manger et nous avoir vêtues, les deux paysannes nous déposèrent sur une route nationale. Du haut de leur tracteur, elles nous lancèrent des baisers que les oiseaux volèrent au passage.

Le soir même nous étions à Paris: que peuvent, en effet, deux pauvres filles sans le sou et sans le scrupule, sinon essayer de s'enrichir sur le pavé de la capitale?

Nous arrivions à une période favorable: le pavé était au plus bas prix, se donnait et se recevait même gratuitement. Notre jeunesse, confinée entre les murs de l'Institution Sainte-Marguerite, ne nous avait guère préparées à cette effervescence que, dans notre innocence, nous confondions avec l'agitation parisienne dont on nous avait tant parlé. Notre capacité d'adaptation et un instinct naturellement porté à la rébellion nous firent rejoindre les insurgés des barricades de la rue Gay-Lussac. C'était le 10 mai 1968.

Tous ces beaux jeunes gens se battaient courageusement et, en face, les assaillants avaient de bien vilains casques et de bien vilaines gueules dessous. Que voulez-vous, il y a des têtes qui attirent les pavés comme d'autres les baisers. Près de nous, trois

garçons, beaux comme des demi-dieux, scandaient des slogans publicitaires.

– *Le crime est la liberté qui contient toutes les libertés*, criait le premier.

– *Ce qui n'est pas pourri est dépassé et ce qui est dépassé incite au pourrissement*, rétorquait le second, tout en balançant un pavé, avec l'élégance d'un lanceur de poids, sur un des assaillants imprudemment monté sur la barricade.

Le troisième, essayant ses lunettes, conclut sentencieusement :

– L'Internationale de Sisyphe exige des hommes qu'ils deviennent dialecticiens et inscrivent sa pratique dans leur pensée.

Ils prirent notre expression perplexe et sidérée pour de la compréhension, voire de l'intérêt et, délaissant leurs pavés qu'ils rangèrent en petits tas soigneusement équerrés, nous invitèrent à les suivre. L'aventure promettait d'être passionnante et peut-être même enrichissante. Nous nous installâmes dans une cave hâtivement transformée en bunker par les insurgés. Juliette me pinçait le bras, tout excitée par ce que nous avions vu et entendu dans la soirée.

– Je m'appelle Raoul van Houten, dit l'un des trois ; et voici Guy Retord et Gianfranco Spaghetti. Nous sommes membres de l'Internationale de Sisyphe.

À notre air ahuri, un doute se glissa dans son esprit ; il reprit, un peu hésitant :

– Vous savez ce qu'est l'Inter...

– Bien sûr ! le coupai-je. Mais, si vous aviez la bonté de résumer vos derniers travaux théoriques, vous obligeriez deux pauvres orphelines sans jugeote...

Gianfranco Spaghetti se lança dans un long exposé dont je vous épargnerai les oxymores et les anacoluthes.

– En résumé, conclut-il, le mythe de Sisyphe n'a, jusqu'ici, intéressé les philosophes que pour sa partie montante : l'humanité poussant devant elle son histoire, le gros rocher que Sisyphe roule au sommet de la montagne. Mais personne ne s'était encore posé le problème ardu de la descente : quand le bloc dévale les flancs, que fait Sisyphe ? Il a deux possibilités : ou il descend plus vite que le caillou et s'enferme à temps dans sa maison ; ou le caillou roule plus vite et l'écrase, et, dans ce cas, c'est la fin de l'éternel recommencement.

– Ou, troisième possibilité, intervint Juliette en haussant les épaules, le caillou écrase la maison et Siphon dedans.

– Sisyphe ! gémit Guy Retord.

– Siphilis, si vous voulez, concéda Juliette : ça vous fatigue pas trop les roupettes de réfléchir à tout ça ? Bon dieu ! Qu'il fait chaud, ajouta-t-elle en enlevant sa robe.

Les trois théoriciens la contemplèrent comme la personification même de la dialectique. Je me débarrassai prestement de mes vêtements et enlaçai ma tendre sœur.

– Les histoires, ça nous excite ! précisa Juliette.

– Consommez moins, vous vivrez plus, prévint gentiment Raoul van Houten, ce qui ne l'empêcha pas de se déshabiller. Ses deux compères l'imitèrent et tous les trois nous renversèrent le génitif avec ardeur.

J'engloutis le sexe de Raoul dans ma bouche tandis qu'une verge cherchait à forcer les fondements de ma constitution.

C'étaient des hommes magnifiques chez qui l'amour de la philosophie n'amoindriait pas la philosophie de l'amour. Et quelle philosophie ! Les dimensions de celle qui me perforait semblaient s'accroître au retour de chaque argument. Juliette, de son côté, avait pris à partie le bel Italien et lui faisait le coup du panettone réchauffé. À l'évocation de son beau pays, le brave Gianfranco eut la larme à l'œil et la goutte au goupillon.

Las! Cet instant d'accalmie fut de courte durée. Un insurgé ensanglanté fit irruption dans la pièce.

– Vite! Ils donnent l'assaut.

Nous remontâmes en toute hâte sur notre barricade que les adversaires étaient sur le point d'investir.

– Qui c'est, ceux-là? demanda Juliette: une école philosophique adverse?

Guy Retord la regarda, consterné.

– Ce sont des flics!

– Des tiques! Quelle horreur! Je n'en ai jamais vu d'aussi grosses.

Faut-il le rappeler, nous étions d'une innocence toute campagnarde et fort éloignées des coutumes citadines. Nous n'allions pas tarder, cependant, à mieux apprécier les rapports de la police avec la population: au cours de la bataille, poursuivies par une troupe de CRS, nous perdîmes de vue nos compagnons. Par un couloir d'immeuble, nous pûmes échapper à la meute hurlante de nos poursuivants. Un seul réussit à nous coincer au fond d'un garage. Son casque brillant, sa visière étincelant sous les ampoules électriques, sa tenue de combat le faisaient ressembler à ces monstres du cinéma d'épouvante qui jaillissent si opportunément lorsque la main du spectateur a presque atteint votre culotte. Seulement, celui-là était bien réel!

– Maman, j'ai peur! criai-je en tremblant.

Dans le désordre de la course, mes seins avaient jailli du fin corsage tandis que de ma jupe ne restaient plus que des lambeaux lamentables.

Plus courageuse, et consciente de ses devoirs d'aînée, Juliette fit face à l'adversaire qui, la matraque haute, s'appêtait à frapper. Elle se déshabilla lentement, fixant le mercenaire de ses yeux adorables, avec une moue coquine. La hargne

du flic vacilla et un semblant d'humanité parut remonter du plus profond. Il se débarrassa de sa cuirasse et de son casque : dessous, il n'y avait qu'un petit jeune homme timide, au sexe minuscule. Je m'en emparai et le suçai sans parvenir à lui faire reprendre des proportions moins fonctionnalisées. Le pauvre jeune homme bavait des incohérences où les mots : *patrie, insurgés, sauver...* se mêlaient en une litanie tournante qui semblait ne jamais vouloir prendre fin.

– Tiens-le bien ! me cria Juliette.

Je serrai instinctivement les dents. Le flic hurla, puis s'effondra sur moi, le crâne défoncé par le pavé que Juliette avait emporté comme souvenir.

– J'espère qu'il est mort, ce porc ! cracha ma sœur, chez qui la conscience révolutionnaire venait de faire un bond prodigieux.

À la raideur du membre qui m'obstruait la bouche, je n'eus plus aucun doute sur celle, définitive, du sujet.

– Qu'allons-nous faire ? demandai-je, angoissée. Ses copains vont nous étripier.

– Attends ! Raoul m'a passé le numéro de *SOS Émeutiers*. On va les appeler.

III

Grâce à *SOS Émeutiers*, nous réussîmes à sortir de Paris la nuit même où nous y étions entrées. Ne sachant trop où conduire nos pas, nous nous laissâmes guider par de serviables automobilistes qui, pour ne pas faire mentir la coutume, nous violaient consciencieusement et nous abandonnaient dans les plus creux des chemins creux.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée à Lyon, les vêtements en loques et durcis par le sperme, la bouche pâteuse, les seins mordus et les fesses brûlantes – à cause des orties. À la sortie de la ville, un aimable Italien, beau comme une vierge du Quattrocento nourrie aux hormones et prématurément vieillie, nous prit à bord de sa Maserati.

– Je m'appelle Antonio Vivace, dit-il avec cet inimitable accent qui fit la fortune de bien des acteurs. Je suis un riche industriel en expansion.

– Nous, c'est Alice et Juliette, pleurnichai-je. Deux riches héritières en récession, orphelines de surcroît.

Il jeta un œil compatissant sur notre lamentable tenue vestimentaire et versa quelques larmes au récit de nos mésaventures.

– Pauvres petites! s'exclama-t-il en me flattant discrètement la cuisse, de telles souffrances me bouleversent le cœur: ruinées et orphelines le même jour! Mais, foi d'Antonio, c'est la main même de Dieu qui vous a conduites jusqu'à moi.

Tandis qu'il parlait, la sienne s'était glissée sous mon slip. J'écartai un peu les cuisses.

– Ah! cher monsieur! m'écriai-je d'une voix émue, ne nous abandonnez pas au sort funeste du salariat.

Après quelques galantes consolations, Antonio nous assura de son soutien matériel et moral et nous engagea à le suivre en Italie. Peu à peu apaisées par le ronronnement du moteur, nous nous endormîmes, enlacées.

Je me réveillai, brusquement oppressée. Dieu! que le paysage avait changé! La lune éclairait des pics hérissés de glace, surmontant des abîmes terrifiants au fond desquels nous roulions dans le sourd grondement des roues s'arrachant à l'asphalte.

– Ciel! Où nous conduisez-vous ainsi?

Je serrai instinctivement les lambeaux de mon corsage sur mes seins fermes et élastiques. Antonio sourit.

– Rassurez-vous, mignonnes! Je possède un petit château très kitsch au fond d'une vallée reculée: vous y serez au calme pour vous remettre de vos aventures.

Nous arrivâmes bientôt en vue du château: c'était une imposante forteresse, bâtie sur un piton isolé. Elle luisait sombrement sous la lune et sa masse, aveugle et glacée, me fit involontairement frissonner. Quelque hibou ulula.

– C'est coquet, chez vous, dit Juliette, qui adorait les films d'épouvante. Comment ça s'appelle?

– Otrante. Un marquis y commit, selon la légende, d'infâmes forfaitures. On le prétend aussi hanté: je l'ai acheté deux roupies de sansonnet.

Juliette siffla, admirative.

– Dites donc! C'est pas donné.

Antonio sourit.

– Que voulez-vous, je suis riche et dépensier... Mais venez, venez!

Il nous aida à sortir de la voiture qu'il venait de garer dans

la cour intérieure du château. Derrière nous le pont-levis se redressa en grinçant.

Le visage de Vivace changea d'un coup.

– Ah! Ah! Pauvres connes demeurées! Vous voilà prises au piège: moi seul connais le moellon magique qui actionne ce pont-levis et le château n'a pas d'autre issue.

Il sortit un revolver qu'il enfonça brutalement dans le dodu de mes fesses.

– Avancez!

– Malade! Pauvre type! Lecteur de SAS!

– Ta gueule, pouffiasse! ou je te brûle le trou du cul!

De telles grossièretés, plus que ses menaces, nous incitèrent à l'obéissance. Tout en nous poussant devant lui, Antonio fourrageait rageusement, pétrissant un sein, enfonçant ses doigts dans les divers trous dont la nature s'est plu à orner l'anatomie féminine, puis les léchait avec ravissement.

– Oh! la la! gémissions-nous.

– Orphelines et ruinées! ricanait Antonio. Qui se préoccupera de vous? J'abuserai de vos corps voluptueux en toute impunité et sèmerai vos cendres au vent de la nuit.

Juliette tremblait comme la forêt sous le regard de Morgane. Je lui fis signe de garder le silence afin de ne pas exciter la cruauté de notre hôte par des pleurs et des supplications inopportuns. Antonio nous mena, par de sombres souterrains, grouillant de spectres affreux et d'ombres inquiétantes, jusqu'à un luxueux *home* meublé par Monsieur Léviton: divans bas jonchés de coussins, moquette de laine épaisse, téléviseur vidéo couleurs et bar réfrigéré.

– Voici mon petit chez moi, dit-il avec un sourire de fat. Je viens m'y délasser de la vie trépidante et de mes soucis de patron expansionniste.

Dans un coin de la vaste pièce, trois ou quatre machines aux

chromes luisants ronronnaient. Antonio nous poussa vers elles. La plus curieuse était une sorte de matelas roulant, glissant lentement sous un ponton de bois précieux.

– Mes chéries, voici mon urinothèque. J’ai conçu cette étrange mécanique pour servir une passion qui, pour être fort commune, n’en est pas moins singulière: j’adore qu’on me pisse dans la bouche! Afin d’en prolonger les délices, je dispose les officiants accroupis sur le ponton et le matelas me fait glisser d’une source à l’autre.

– Comme c’est intéressant, ne put s’empêcher de remarquer Juliette, qui partageait des goûts similaires.

Antonio, flatté de l’intérêt que lui portait son auditoire, poursuivit, sur le ton enjoué d’un gardien du Louvre présentant une copie de la *Joconde* à des touristes américains:

– Ceci, mes douces, est une moulinette à nouilles, d’un format très exceptionnel, flanquée d’une centrifugeuse à ketchup. Vous en devinerez aisément l’usage quand vous saurez que je réforme les sujets de ma collection à l’âge de vingt ans!

– Monstre minskien! m’écriai-je.

Antonio haussa les épaules et poursuivit:

– La troisième machine sert à fabriquer des barbituriques sauvages, que je vends dans le monde entier; une belle escroquerie, en vérité! De la poudre d’os d’adolescent phosphoreux mêlée à d’infimes doses de cocaïne, pour donner le change: excellent pour la santé, sans danger pour le système nerveux; les apparences sont sauvées et ma bourse se remplit au rythme de mes crimes... Mais, nous bavardons, et je ne vous ai pas présenté vos compagnons de captivité.

Il frappa dans ses mains. Une dizaine d’adolescents pénétrèrent dans la pièce, autant de garçons que de filles. Ils étaient nus.

– Qu’ils sont mignons! soupirai-je, oubliant un instant l’horreur tragique de notre commune situation.

– Voici Zéphyr, dit Antonio.

Il enlaça un jeune homme au corps athlétique et lui dévora la bouche tout en flattant habilement son sexe.

– C'est aujourd'hui son anniversaire: il vient tout juste d'avoir vingt ans et sera donc moulineté pour notre plus grand plaisir.

Le sort funeste de leur compagnon semblait laisser la troupe indifférente, chacun étant trop accablé par son propre malheur pour se soucier de celui des autres.

– Emmenez-les! ordonna Antonio, en nous désignant.

Deux filles nous conduisirent à une vaste salle de bains et commencèrent à nous laver, passant leurs mains douces dans les replis les plus secrets de nos corps.

– Que nous veut cette brute? demandai-je à ma masseuse, en lui titillant gentiment les tétons.

La fille me fit comprendre, en enfonçant sa langue dans ma bouche, qu'elle ne parlait pas le français.

– Merde à curé! dit Juliette, tapant du pied. En deux jours, nous voilà orphelines, ruinées, meurtrières, violées et presque assassinées.

Elle s'échauffa.

– On ne va quand même pas laisser ce couillon ramolli nous transformer en spaghetti sauce tomate et accommoder nos restes en barbituriques sauvages. Suis-moi!

Juliette s'élança hors de la baignoire, attrapa une des filles par le bras tandis que je poussais l'autre devant moi. Elle interpella Antonio:

– Foutu débauché! Paillard lubrique! Dépêche-toi, ça presse!

Antonio, tout réjoui, s'allongea sur le matelas roulant et Juliette s'accroupit, encore ruisselante de l'eau du bain.

Au moment où le visage du pervers industriel passait sous son adorable fontaine, elle se laissa tomber lourdement, faisant

éclater le nez de l'infâme personnage d'un coup de clitoris bien assené. Sous la douleur, il s'évanouit.

– Bravo! Bravo! hurlèrent nos compagnons et compagnes de captivité.

Ils se précipitèrent sur Antonio et le ligotèrent avec des spaghetti frais, tout en déchargeant sur lui des tombereaux d'injures italiennes. Ils étaient sur le point de le balancer dans la moulinette à nouilles.

– Attendez! cria Juliette. Comment sortirons-nous, si nous le tuons? Lui seul connaît le secret du pont-levis.

Un jeune homme, qui comprenait le français, traduisit pour les autres. Tous regardaient ma sœur avec admiration, avec dévotion même. Juliette me dit en rigolant :

– Ils ne sont pas très futés, quand même!

– Mais ils sont bien mignons...

Le beau Zéphyr m'avait tapé dans l'œil. La fortune, qui venait de le rendre à la vie aussi sûrement que le sort l'avait condamné à une mort des plus douloureuses, avait ravivé la fraîcheur de son teint et la raideur de son... âme.

Je m'avançai vers lui et liai ma bouche à la sienne: il sentait bon l'origan, le thym et la ciboulette. Sa peau était huilée et quelques feuilles de laurier y adhéraient encore.

– Rôti chéri! lui murmurai-je à l'oreille.

Autour de nous, les captifs fêtaient leur libératrice. Juliette disparaissait sous un magma de corps adorables dont elle suçait avidement les sécrétions. Zéphyr me retourna brusquement et je perdis de vue ma sœur bien-aimée tandis que le pampre et la myrrhe se déversaient sur moi et que je m'empalais sur la racine de Priape.

J'essayai de déloger l'instrument et de le guider dans des voies plus conformes aux exigences de la Nature. Peine perdue! Zéphyr ignorait jusqu'à l'existence de la dualité: il s'enfonça

plus profondément puis s'accorda peu à peu au rythme de mes reins, tandis que je galopais sur les divans à la recherche de la tendre Juliette que je désirais unir à tant de félicité.

Les Italiennes étaient aussi effrontées que belles. Ayant pris goût aux manies les plus innocentes d'Antonio Vivace, elles s'allongeaient en riant sur le matelas roulant et se compissaient gentiment. Juliette, évidemment, batifolait avec elles.

Zéphyr toujours accroché à moi comme l'arrière-train du cheval au corps de Centaure, je m'élançai sur l'étrange mécanique et en savourai la judicieuse disposition, langotant de droite à gauche les saveurs méditerranéennes. Zéphyr soufflait et ululait, chantonnait et bavotait dans mon cou. Il se raidit enfin et répandit en moi le safran et l'encens tandis que j'en-fouis plus profondément encore ma bouche dans le temple saccagé de Cupidon.

L'ignominieux suborneur, s'étant réveillé, se mit à hurler comme un poulet qu'on égorge.

– Libérez-moi! Libérez-moi!

Juliette lui fit un bras d'honneur et en profita pour glisser une citation.

– Cours toujours, connard, le vieux monde est avec toi!

IV

Nous organisâmes un sit-in pour décider du sort de notre prisonnier. Certains voulaient le pendre avec les tripes d'un bureaucrate, mais nous n'en avions pas sous la main. D'autres proposèrent de le bourrer d'herbes aromatiques et de le faire griller dans la cour du château.

Antonio, très homme d'affaires, essaya de vendre sa peau le plus cher possible.

– Et si je vous raconte une belle histoire, est-ce que vous me libérez ?

Nous étions des esprits simples et jeunets, peu familiarisés avec les magouilles et les tromperies boursières. La proposition fut acceptée à l'unanimité : nous avions même l'impression de faire une bonne affaire !

Détaché, Antonio effectua quelques mouvements d'assouplissement, embrassa une ou deux bouches, langota des vulves et, s'étant délié la langue, commença son récit :

« Mon père, pauvre mineur, travaillait nuit et jour à l'extraction du caoutchouc qui servait à fabriquer les redingotes françaises. Exemple destinée ! Ce malheureux, dont les efforts permettaient le bonheur de milliers de couples, usé par sa tâche, n'avait ni le temps ni les forces de se consacrer au devoir conjugal. Cela frappa vivement mon imagination enfantine : quoi ! m'écriai-je, existe-t-il un Dieu pour tolérer de telles injustices ! Ne faut-il pas par un nombre égal de vices compenser tant de vertus ?

« Nous habitons alors dans les plus bas des bas quartiers napolitains, occupant à temps partiel un bouge infâme que mon père avait acheté à l'année : nous avons droit d'y loger quinze jours par an ; le reste du temps, nous vivions dans les rues. Cette situation particulière – et quelque peu privilégiée – favorisa mes projets. Une nuit d'été, tandis que nous dormions sur le trottoir, je soulevai discrètement la couverture de ma sœur aînée, allongée à mes côtés. À cause de la chaleur, elle était nue et ses charmes nubiles scintillèrent sous la lune. J'allais fouiner de mes vicieuses et potelées petites mains de garnement quand je sentis quelqu'un me frapper sur l'épaule : c'était un riche commerçant de la ville à qui je volais régulièrement des rahat-loukoums. Il me glissa une pièce d'or et me fit signe de quitter mon galetas. Lui-même s'allongea sans répugnance et, ayant extrait de son pantalon un sexe qui puait l'huile de foie de morue, l'enfonça sans préambule dans le derrière de ma sœur. Celle-ci remua un peu, puis se rendormit, perdue dans ses rêves de Prima Dona. Le riche amateur revint chaque nuit et fit une connaissance approfondie de toute la famille, sauf de mon pauvre père que le labeur retenait au fond du *trou*. Il amenait parfois quelques amis, aussi laids et puants que lui. Ils se livraient au dévergondage le plus sale, nous forçant à lécher leur membre après avoir pédiqué l'un d'entre nous, recouvrant nos misérables paillasses d'immondices qu'ils nous obligeaient bien souvent à ingurgiter.

« Grâce à de patientes économies, nous pûmes, l'hiver venu, nous acheter un trimestre entier dans un bouge moins infect. Bien que j'eusse à peine atteint ma septième année, ma mère et mes sœurs reconnaissaient en moi le vrai chef de famille et se pliaient sans rouscailler à toutes mes exigences. Je résolus d'élever notre entreprise à une taille industrielle et, pour cela, effectuai une OPA sur un des trottoirs les plus en

vue de Naples. C'était un coup audacieux, mais une voix intérieure me poussait résolument sur l'autoroute du crime tandis que mon père s'échinait sur les sentiers ardues de la vertu. Au bout de quelques mois, j'embauchai des cousines proches, puis de plus en plus lointaines, élargissant de jour en jour le cercle familial où se vautraient sans retenue les riches débauchés.

«À cette époque, la criminalité était considérable à Naples. On tuait comme on éternuait, par habitude, pour un regard trop appuyé, un geste mal interprété. J'eus alors une idée formidable, et totalement saugrenue: monter une société d'assurance-vie! Quelques clients aisés, à qui je me confiai discrètement, haussèrent les épaules et se moquèrent de moi: la vie était le produit le moins coté de la ville, puisqu'on s'entretenait même gratuitement! Malgré ces considérations, grâce aux bénéfices du labeur familial j'ouvris un bureau d'assurances. Afin de démontrer la validité du projet, je me rendis secrètement au puits de caoutchouc où trimait mon malheureux géniteur et l'étranglai, sans le moindre remords, avec une redingote française. Revenu à mon bureau, je m'octroyai, à grand renfort de publicité, une indemnité considérable. Les clients affluèrent. Ce geste parricide venait une fois de plus confirmer l'opinion que la vertu ne mène qu'à la misère et que par le vice seul on peut s'élever, à la force du crime et du poignet, aux plus hauts sommets de la société.

– Mais, voulus-je objecter, écœurée de tant de cynisme, et si quelqu'un t'avait surpris à étrangler ton père?

Antonio se mit à rire, sur le même ton où d'autres se mettent à pleurer.

«Aucun risque! Quoique âgé de huit ans seulement, j'étais déjà très grand et d'une force peu commune aux enfants de cet âge. Parvenu à la galerie où travaillait mon père, j'assommai son meilleur ami, qui peinait à ses côtes et, une fois le crime

accompli, disposai les corps de telle sorte que la responsabilité de l'assassinat retombât immanquablement sur lui! Il fut condamné à mort et exécuté. C'était le plus honnête homme de la terre!

«Après ces heureux événements, je m'attelai à la découverte des principes moteurs d'une Nature si prodigue à mon égard. J'achetai, avec de l'argent volé dans la sébile d'un aveugle hémiplégique, une panoplie du parfait petit chimiste et me lançai dans la passionnante aventure des sciences exactes : c'est alors que je découvris que l'eau était liquide, que le feu brûlait – lorsque la main de ma sœur, longtemps maintenue au-dessus de la cuisinière, se mettait à griller avec une drôle de bonne odeur! – et que la terre était composée de phosphates, de sels minéraux, de fourmis comestibles, de sucre candi et de bien d'autres merveilles dont la liste risquerait d'être longue. À dix ans, m'étant procuré, par les mêmes moyens détournés, une panoplie du parfait petit physicien, je m'amusai à vérifier la loi Fitzgerald K. Fitzgerald sur la réflexivité et ses effets sur les écrivains, la théorie des Cantates, et la loi de la stabilité de l'œuf de Colomb, ou théorie du mouvement perpétuel des aliments. J'acquis rapidement une renommée européenne et, je m'en flatte, mondiale. Les plus grandes sommités scientifiques, de Ruggieri à Lyssenko, vinrent me consulter, m'apportant en cadeau de belles filles sur lesquelles, à l'âge de onze ans et demi, je me livrai à mes premières expériences sexo-barbituriques.

«Parallèlement à ces activités scientifiques, mon bureau d'assurances prospérait, me permettant de vivre dans une aisance relative : j'achetai à ma mère et à mes sœurs un bouge à l'année et m'installai dans une riche propriété, où je me procurai tout le luxe nécessaire au développement harmonieux d'une âme délicate et juvénile. Entouré de vieilles femmes édentées et de nymphettes délicieuses, je me roulais dans l'opprobre et cara-

colais dans la débauche la plus débridée. Cela ne fit qu'accroître ma prospérité, mon trafic de barbituriques sauvages profitant, comme vous le savez, de l'approfondissement de mes luxures. Rapidement, je pris en main un réseau de distribution d'hosties frelatées dont j'arrachai le contrôle au Vatican.

«À quinze ans, immensément riche au milieu de l'immense pauvreté générale, usé de plaisirs, je fus, comme des Esseintes, dégoûté de la vie et, ayant fait don de ma fortune à une association de propagation du crime, partis à la recherche de nouvelles aventures.

«Mussolini, qui me tenait en grande estime, me confia un rôle important lors de sa campagne d'Érythrée. Sur place, je désertai rapidement et, à l'aide de quelques mercenaires sanguinaires, ravageai de vastes contrées sous prétexte de pacification, me taillant en quelques semaines un empire grand comme la main!»

Antonio soupira.

«Quelle époque! Nous mangions de la chair humaine et buvions du sang comme d'autres du petit lait. Les plus belles indigènes servaient nos caprices et, lorsque nous en étions las, nous les supplicions avec les plus terribles raffinements. Je me souviens d'une délicieuse adolescente, élancée, fine et gracieuse, que, par un mouvement d'humeur, nous livrâmes à un troupeau de missionnaires en rut.

– Quelle horreur! s'écria Juliette.

Antonio se mit à rire. Tout en parlant, il avait attiré une splendide fille et, l'ayant forcée à s'agenouiller, avait introduit dans sa bouche son sexe gonflé de sperme et de mauvais souvenirs. D'une main, il pétrissait méchamment la verge de Zéphyr et, de l'autre, puisait dans une bonbonnière d'affreux petits bouts de sucre qu'il croquait avec bruit, ponctuant son discours d'un écho sinistre.

« Revenu en Italie, à la fin de la guerre, je me fis remarquer par le cardinal Bambocho, homme d'esprit autant que d'Église, chargé par le pape de son ordinaire. Il m'enrôla d'emblée. J'écumais pour lui les bas-fonds de la société romaine, extirpant de la fange les plus beaux fruits de la perversité : adolescents au regard candide, petites filles prêtes à tous les écarts, vieillards lubriques et putains lascives. Peu à peu je gagnai la confiance du pape lui-même et fus admis dans son entourage le plus proche. C'était un homme au tempérament fort violent, aux égarements voluptueux fréquents et excessifs. Lorsqu'il prononçait une homélie, du haut de son balcon surplombant la place Saint-Pierre, il fallait qu'une jeune vierge lui pompât la verge : sa parole contenait d'autant plus de ferveur religieuse que la fille était habile à lui tirer du foutre. Dans ses appartements particuliers, il y avait des cages ; il y enfermait, nus et attachés de la manière la plus cruelle, les plus beaux des sujets que je lui fournissais. Au cours des repas, chacun pouvait se livrer à ses jeux préférés : piquer les infortunés avec des couteaux ou des fourchettes d'or, œuvres du célèbre Benvenuto Cellini, se faire chier dans la bouche en guise de dessert ou, au contraire, vomir l'excédent de nourriture dans les orifices des esclaves.

« Je profitai du conflit mondial pour reconstruire mon empire industriel, vendant au plus haut prix des biscuits moisissés pour soldats, ainsi que des alcools dénaturés. La guerre a ceci de réjouissant que plus grand est l'holocauste, plus se concentrent les appétits de fortune et de méchanceté dans les mains d'hommes possédant, comme dit Gracián, « *des estomacs forts, larges, capables de digérer tout* » : c'est le lieu de tous les talents. Le patriotisme s'élève du sordide quotidien vers les sommets de la tragédie, paré des dépouilles ensanglantées des poètes ; les riches s'enrichissent plus intensément tandis que la misère

prolifère avec les maladies contagieuses, décimant les populations plus sûrement que la mitraille!»

Antonio sembla se recueillir sur les paroles qu'il venait de prononcer. Au bout de quelques instants, à ses ronflements sonores, nous comprîmes qu'il venait de s'endormir. Je le pinçai.

«Euh... ah... oui! Je disais donc: plus les trafiquants volent l'armée, meilleure est leur position auprès des états-majors lorsqu'ils ont su mouiller assez de monde pour être assurés que leur tête ne tomberait pas sans entraîner dans sa chute celle des autres. À cette époque, mon plus grand plaisir était de dénoncer de simples soldats qui se livraient à des petits trafics de colis destinés à des morts ou au pillage innocent des zones dévastées par les bombardements. Lors des exécutions, lorsqu'un général me demandait quel effet ça me faisait, je lui répondais cyniquement: "Mes biscuits les empoisonnent plus sûrement que les balles ne les tuent!" Nous souriions alors et clignions de l'œil.

«Au cours d'une réunion secrète, j'entendis pour la première fois parler d'une île du Pacifique qui semble avoir de bien curieuses particularités.

– Lesquelles? l'interrogeai-je, intéressée.

– Cette île, dont personne ne connaît le nom, est impossible à localiser: les brouillards qui stagnent en permanence sur cette zone de l'océan l'empêchent d'être vue de bateau ou d'avion et les radars sont incapables de la repérer, à cause – pense-t-on – de la composition ferro-magnétique du sol.

– Évidemment, repris-je, de telles caractéristiques rendent l'endroit imprenable et d'une grande valeur stratégique.

– Excellent! s'exclama Antonio en battant des mains. Mes amis de l'Amirauté s'arrachaient les cheveux rien que d'y penser.

- Et aujourd’hui ?
- Rien de changé, sinon qu’ils sont chauves.
- Celui qui mettrait la main dessus pourrait la revendre un bon prix à une grande puissance...
- Ou devenir lui-même une grande puissance...

Une lueur de folie traversa ses yeux candides de vieillard bienveillant ; il poussa plus profondément son sceptre dans la bouche de la fille, qui étouffait, ce dont il n’avait cure. Il lâcha la verge de Zéphyr, toute bleue. Pour l’aider à reprendre des couleurs, je la massai à petits coups de langue.

Antonio s’allongea et demanda à l’une des filles de lui pisser dans la bouche. La belle montrait quelque répugnance à s’exécuter. Je lui caressai doucement les seins tout en mêlant ma langue à la sienne. Accroupie au-dessus de la bouche d’Antonio, elle lui offrait le plus beau paysage du monde.

– Ah ! quelle source ! murmura Antonio, tandis que le jet éclaboussait son visage. Cela éclaircit la gorge et les idées.

V

À minuit, pendant que les autres dormaient, Antonio chargea la Maserati et nous démarrâmes en douceur. Tandis que la sombre silhouette s'estompait à l'horizon, je me tournai vers Antonio.

– Tu leur laisses le château ?

– Oui ! Oui ! On va bien rigoler !

Il se frottait les mains, comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie.

Une violente explosion ébranla la nuit. Antonio s'arrêta et nous vîmes le château littéralement s'envoler, projetant des pans de muraille dans toute la vallée. Quelques blocs roulèrent jusqu'à nous.

– Quelle horreur ! gémit Juliette.

– Ignoble tueur ! crachai-je à la figure d'Antonio.

Lui riait, comme Faust dément sur les ruines de son âme, et, hoquetant, réussit à dire :

– C'est une... excellente plai... plaisanterie... Je la tiens d'un ami, Pierre Morion, qui l'expérimenta sur son château mais n'eut pas la présence d'esprit d'en sortir à temps. Ah ! ah ! ah !

Il se roulait par terre de rigolade. Une envie de vomir me saisit la gorge ; je désirais être loin, loin de cette abjection inhumaine.

En fin de matinée, nous arrivâmes dans un petit port, près de Gênes ; quelques yachts d'opérette se faisaient gentiment lécher par une mer de pacotille.

– Viens, Alice! me cria Juliette.

Elle courut vers la plage et se débarrassa prestement de ses vêtements. Qu'elle était belle, ainsi qu'Aphrodite entrant dans les eaux de sa naissance; son corps devenait plus lisse de chapitre en chapitre, sa peau plus hâlée et plus douce à la caresse, ses seins naviguant gracieusement au rythme de ses pas. Je me précipitai sur elle en riant et, tendrement enlacées, nous nous laissâmes porter par les flots. Que c'était bon de flotter ainsi qu'un vieux baril de goudron, parmi les détritits divers qui savonnaient la mer de bulles fétides. Quelques marins se jetèrent à l'eau, croyant sans doute que nous désirions nous noyer. Nous nous amusâmes un instant à les distancer pour les mettre en appétit.

– Au secours! cria Juliette.

Un Antinoüs la ceintura comme elle disparaissait sous une vague, les grandes mains calleuses palpant les sabords de ma sœur. Je me sentis pareillement saisie par deux bras puissants et un membre, comme une liane, me fouetta les fesses. Je coulai, entraînant mon bel agresseur que je tenais par la *rampe*. Écartant avec deux doigts les lèvres de mon coquillage, j'y glissai son bernard-l'ermite. Nous remontâmes lentement à la surface. Brassant les étrons et les détritits, Juliette vint à ma rencontre, remorquant son dieu marin, et colla sa bouche à la mienne. Ainsi scellées, nous dérivâmes sur les eaux du plaisir.

Un bateau à moteur vint rompre le rythme de l'étreinte. Antonio, le visage constipé, nous surplomba.

– Autruches en rut! Bouches à merde! Balancez-moi ça aux requins.

Il sortit une arbalète du fond du canot; un carreau zébra l'eau à quelques centimètres de ma tête.

– Ça va pas, non! gueulai-je. On n'a plus le droit de

s'amuser? Tu te prends pour qui, buveur de pisse! James Bond Spaghetti! Pousse-toi, on embarque.

Pour se faire pardonner son accès de jalousie, Antonio nous acheta des robes, des bonbons au poivre, des pétards et deux revolvers à eau.

Nous mangeâmes avec les marins dans le boui-boui le plus chic de la ville. Ayant bu comme Marengo à la bataille de Solférino, ils parlèrent d'abondance de leur vie maritime: ils faisaient partie de l'équipage d'un sous-marin atomique expérimental. Antonio, intéressé, les questionna habilement.

– Où est-il?

– Le *Cocorico* est ancré dans une crique, un peu à l'écart.

– On peut le visiter?

Les marins nous regardèrent, interloqués, puis haussèrent les épaules.

– Nous, on veut bien, mais faudra être discrets. Ça plairait sûrement pas au commandant.

Le soir même, nous retrouvions l'équipage au grand complet dans un bar louche et borgne. Sur la scène, deux Italiennes se déshabillaient sur l'air de *Il était un petit navire*. La lumière chiche jetait des ombres gracieuses dans lesquelles se drapaient les deux créatures. L'ivresse montait comme le brouillard au crépuscule; la musique accéléra, soutenue par le *tempo* des poings martelant les tables de gros chêne plaqué Formica. Les trognes rougeoyaient, les pipes rougeoyaient, les pantalons craquaient. Les filles, maintenant nues, se mirent à ululer. Elles roulèrent dans la poussière, s'emmêlèrent, se mordirent.

– Tue! Tue! Tue! scandait la foule, déchaînée.

L'une des deux catcheuses terrassa sa compagne et s'assit sur sa bouche; la rose anale s'épanouit comme une orchidée vénéneuse. Se penchant soudain, elle enfouit son visage entre les cuisses de l'autre. L'orchestre attaqua *Les Trompettes d'Aida*.

Antonio me pinça le bras :

– Regarde !

Le clitoris de la belle vaincue se dilatait sous les coups de langue de sa compagne, jusqu'à prendre les dimensions d'un membre viril. L'autre se retourna alors et s'embrocha sur cet artefact, le faisant pénétrer au plus profond de sa féminité.

– Voilà une curiosité anatomique, commenta Antonio, qui aurait réjoui mon frère.

– Tu as un frère ? s'étonna Juliette.

– Presque aussi méchant et génial que moi, répondit sombrement Antonio, écrasant sa cigarette sur le tatouage velu d'un marin. C'était un passionné de biologie. J'ignore ce qu'il est devenu : nous nous sommes fâchés très jeunes, après la mort de notre mère. Il prétendait l'avoir tuée en manipulant ses cellules cancéreuses et j'affirmais que, à la nouvelle de l'assassinat de mon père, elle avait absorbé une trop forte dose de barbituriques sauvages que, dans son chagrin, elle avait confondus avec sa « Tisane réconfort ». J'espère qu'il est crevé, ce sale morveux.

Les replis grassouillets d'Antonio flageolèrent sous son rire. Les marins rigolèrent à leur tour, bien que, dans leur ivresse, ils ignorassent la cause de son hilarité. Nous leur rappelâmes leur promesse. Le commandant lui-même, fin saoul, nous amena au ponton où se balançait le *Cocorico*. Il s'accrochait à Juliette et à moi par le bout des seins, les pinçant durement.

– Entrez les premiers, Mz'dams ! Mz'sieur !

Le geste d'invitation qu'il fit le déséquilibra et il tomba à l'eau sans que personne songeât à le repêcher. Je pense qu'il se noya. Lorsque nous fûmes tous réunis dans le sas, un marin verrouilla l'écouille extérieure. À ce moment, nous nous précipitâmes à l'intérieur.

– Bloquez la porte, vite ! nous ordonna Antonio.

L'officier de quart voulut intervenir. Il l'abattit froidement. Il ne restait plus qu'un marin. Terrorisé, il essaya de s'enfermer dans les cabinets. Je fis sauter la serrure et pénétraï dans le réduit, souriant gentiment. Le sous-marin, mis en marche par Antonio qui, décidément, savait tout faire, trembla légèrement sous la poussée des moteurs. Le marin, comprenant ce qui se passait, supplia qu'on l'épargnât. Je lui caressai doucement la bouche, qu'il avait fort bien dessinée. Juliette lui dit :

– Rassure-toi, on ne descend que les gradés!

Puis, jetant un coup d'œil dans son pantalon, elle ajouta :

– ... Et on remonte ce qui se dégrade!

Après des cajoleries dont nous taisons les excès au lecteur déjà offusqué par tant de descriptions licencieuses, nous retournâmes tous les trois dans le poste de pilotage.

Le marin, qui s'appelait Roméo, était tombé follement amoureux de ma sœur, qu'il ne quittait plus de son œil valide. Juliette, de son côté, ne semblait pas insensible au charme un peu fruste de notre compagnon : elle se laissait aller à des minauderies que je ne lui connaissais pas, se fardant la bouche et se passant du rouge à lèvres sur les paupières, dans la confusion extrême où la jetaient des sentiments que sa raison ne pouvait que repousser mais que son cœur, le polisson! faisait rentrer par la porte de *derrière*...

– Nous mettons le cap sur Gibraltar, annonça Antonio, qui cherchait à ménager ses effets. Nous poursuivrons notre route à travers l'océan Atlantique et, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, gagnerons l'océan Indien, puis le Pacifique.

– Quel beau voyage! murmurai-je, encore nourrie de mes lectures enfantines : Melville, Segalen, Hodgson, Tintin et Milou...

Antonio coupa ma rêverie et ricana :

– J'ai évacué le sas.

– Vieux salaud! m’insurgeai-je, nous étions convenus de les débarquer sur une plage déserte!

– On ne peut pas te laisser seul sans que tu fasses des méchancetés, renchérit Juliette, en proie à une colère noire. Regarde: tu fais pleurer mon Roro.

VI

Stephani Ramollo ouvrit lentement le sexe de l'Eurasienne et, introduisant sa langue dans le tabernacle de chair, alla y cueillir l'hostie que la belle venait d'y fourrer. Pendant qu'il s'abandonnait à ses dévotions, une splendide Noire lui suçait la verge avec entrain, tandis que la belle Eurasienne s'abreuvait au ciboire d'ébène. La figure était connue des débauchés du Saint-Siège sous le nom de Triangle des Pères prudes... Le téléphone interrompit ce très spirituel exercice.

– Foutre Vierge! Pine de Jésus! blasphéma Ramollo.

Le conseiller secret du président italien – qui émargeait à la fois sur les fonds secrets du Vatican, sur ceux de la CIA et du KGB, sans compter des vacances effectuées *gratis pro Deo* pour la DST française – se leva, se drapa dans sa dignité, et décrocha le combiné.

– Le con-biné! rigola-t-il en lui-même. Allô! Ah, c'est toi! Tu ne pourrais pas appeler pendant les heures de service?

Il jeta un coup d'œil distrait aux deux filles qui se caresaient, sans se soucier de lui.

– Par le jupon du saint pontife! s'exclama-t-il. Volé! Tu en es sûr?

– Je viens de l'apprendre, gémit Stephano Ramolli au bout du fil.

Le président émergeait du lit, à défaut d'émarger quelque part. De temps en temps, il tapotait gentiment les fesses dodues des deux vicaires qui se frottaient lascivement à lui.

– Et armé, reprit Ramollo! C'est ahurissant. Mon vieux, si on ne le retrouve pas avant ce soir, on est foutu. On n'aura plus qu'à se faire paparazzi ou vendeurs de glaces sur la Riviera.

– Je le sais bien, nasillait Ramolli. Ah non, Pölätüo! laisse le téléphone tranquille!

Il tapota gentiment la main d'un des vicaires, qui voulait jouer avec lui.

– Je viens d'avoir O'Rigan, reprit-il; les porte-avions américains sont déjà en route pour bloquer Gibraltar: le *Cocorico* ne passera pas.

– Ou c'est nous qui passerons, conclut sombrement Ramollo.

VII

Le sous-marin brassait la flotte gaillardement ; dans le milieu de la matinée, nous étions en vue du détroit de Gibraltar. Les gyroscopes, les sonars et autres radars s'affolèrent. Antonio fit surface.

– C'est bien ce que je pensais : la passe est bloquée par des porte-avions, des carcasses de pétroliers géants libériens et des mines.

Il se frotta les mains et s'assit au poste radio.

– On va bien s'amuser avec les jolis pétards... Bande de pignoufs ! gueula-t-il dans l'émetteur, dégagez le passage où je fais sauter ce maudit rocher, la grotte de Lourdes et la basilique de Lisieux, en prime.

Pour montrer qu'il ne plaisantait pas, en guise d'avertissement il coula un porte-avions.

– Touché-coulé ! cria-t-il.

Il barra d'une croix sa grille d'abordage.

– On fonce !

Les porte-avions firent marche arrière en toute hâte. Les pétroliers géants se renflouèrent d'eux-mêmes et ravalèrent en vitesse le mazout qui coulait des soutes. Quelques instants plus tard, nous voguions librement sur les eaux atlantiques. Pour fêter sa victoire, Antonio se fit pisser dans la bouche par chacun d'entre nous. Fin saoul, il alla cuver dans sa cabine.

– Si on se faisait à manger ? proposa Juliette.

– Le congélateur du commandant est plein de bonnes

choses: nous nous apprêtions à faire une tournée d'essai de plusieurs semaines.

Roméo nous avait dit cela avec beaucoup d'amertume.

– Et qu'est-ce que vous mangez, vous, les simples marins?

– On mange à la courte paille...

– À la courte paille?

– Oui, pour savoir qui, qui... À cause des restrictions budgétaires. Ça tombe bien que vous soyez arrivées, c'est moi qui étais désigné pour ce soir.

Nous ouvrîmes quelques boîtes de sardines à l'huile, accompagnées de caviar frais, de cuisses de grenouilles, de toasts beurrés, d'endives cuites et de pommes de terre crues. Roméo accorda sa mandoline et gratta une ritournelle, l'œil langoureusement fixé sur Juliette.

– Je vais vous raconter une belle histoire de mon pays, murmura-t-il avec émotion. Mon grand-père la raconta à mon père, de qui je la tiens pour véridique. Elle s'appelle: *l'Âne et saint Joseph*.

Il plaqua quelques accords nostalgiques et entama son récit en même temps qu'une tartine de caviar.

« Il y avait un pauvre paysan qui, outre ses deux chevaux, possédait la plus belle femme du pays. On le surnommait l'Homme aux Trois Chevaux, bien qu'il n'en possédât que deux, plus une femme, la plus belle du pays, à cause d'une aventure qui lui était arrivée un soir d'hiver, alors qu'il jouait aux petits chevaux avec sa femme, fille du maquignon du village.

« Il entendit frapper à la porte, se leva, ouvrit et vit un fort bel âne déguisé en dominicain, qui lui demanda asile pour la nuit. Il tombait de la neige, comme dans les plus mauvais contes de Dickens, et l'âne semblait très fatigué.

« – Je reviens d'un bal masqué, avoua le quadrupède frigo-

rifié ; je me suis égaré, malgré les picotins d'avoine que j'avais semés le long du chemin. Si vous pouviez me céder un coin d'écurie, je vous en serais fort reconnaissant et vous remercierais par un miracle, car je suis en fait le Bon Saint Joseph déguisé en Ane déguisé en Dominicain.

« Tout en parlant, il clignait de l'œil en direction de la femme, qui rougit violemment de se voir interpellée par un bel âne qu'elle ne connaissait pas et qui prétendait être saint Joseph. L'Homme, plus alléché par le Miracle que par vraie charité, mena l'âne à l'écurie et le présenta à ses deux chevaux et à sa femme, qui couchait là également.

« La nuit vint pour de bon ; l'homme et la femme se séparèrent. Ils faisaient litière à part, la femme, très belle, préférant l'odeur chevaline aux ronflements sonores de son mari. Lorsqu'elle entra dans l'écurie, elle aperçut l'âne qui occupait sa place, le pauvre paysan ne possédant que trois litières, en plus de sa femme – de plus en plus belle. Elle se réjouit secrètement de voir l'âne installé sur sa paille, car elle avait entrevu, sous la bure du dominicain, un magnifique membre en érection qui la changerait, pensait-elle, des longues saucisses chevalines.

« L'âne racontait une histoire aux chevaux, qui les faisait bien rigoler : c'était l'histoire du Petit et du Grand Capucin, qu'il avait apprise à son passage à Taizé, lors du troisième rassemblement œcuménique pour la propagation des Miracles de saint Joseph :

« – ... Et le Petit Capucin lui répondit : mange des gaufrettes magiques !

« L'histoire était finie. Les chevaux rirent bruyamment, faisant trembler les murs, de mauvaise qualité parce que le paysan était très pauvre. L'âne accepta volontiers de la répéter à la Femme qui était si belle et qui, il le savait, se donnerait à lui

pendant la nuit – il n'était d'ailleurs venu chez le paysan que pour ça.

« Troublé par l'odeur de la femme, il termina l'histoire par :

« – ... Et le Grand Capucin lui répondit : mange des gaufrettes magiques !

« Cette fois, personne ne rit : cela changeait en effet tout le sens de l'histoire, la rendant fort triste. Aussi les chevaux, qui avaient pissé de rire pendant une demi-heure, pleurèrent de grosses larmes, mouillant passablement les litières, obligeant la très belle femme du pauvre paysan à se réfugier sur le dos de l'âne qui se faisait passer pour saint Joseph.

« Il en fut très heureux, bien qu'il n'appréciât pas particulièrement l'odeur de l'urine chevaline. La femme s'endormit sur son dos, oubliant qu'elle avait très envie de faire l'amour avec l'âne, si bien monté : les histoires tristes la fatiguaient et elle ne put résister au sommeil. L'âne se contenta de sodomiser les deux chevaux et les gratifia chacun d'un miracle de saint Joseph pour les remercier.

« Au petit matin, l'homme très pauvre et ne possédant que deux chevaux en plus de sa femme endormie sur le dos de l'âne, fut réveillé par des coups frappés à sa porte. C'était le vrai saint Joseph qui venait demander asile, bien qu'il eût une chambre confortable au Paradis : il faisait une enquête sur la charité des chrétiens. Il remit un formulaire au brave paysan, qui l'invita à s'asseoir à sa table. Quand il apprit qu'il était le véritable saint Joseph, le paysan l'informa de la présence de l'âne qui se faisait passer pour lui.

« Saint Joseph entra dans une grande colère, traita le paysan de cocu naïf et courut à l'écurie, juste au moment où l'âne avait un orgasme solitaire, la femme toujours accrochée à son dos.

« Le Paysan fut heureux de constater que sa femme ne l'avait pas trompé – les chevaux ne comptaient pas, ça ne sortait pas

de la famille. Saint Joseph réprimanda vertement l'âne, lui rappelant le bon temps de Bethléem et de la fuite en Égypte. L'âne versa des pleurs de repentir, perdant les miracles volés qu'il avait dans ses poches, et fit glisser la femme dans la paille mouillée. Elle se réveilla.

«Lorsqu'elle vit saint Joseph (le vrai), elle eut le coup de foudre; saint Joseph, de son côté, perdit la tête et s'enfuit avec la très belle femme, après avoir assommé le Paysan.

«Quand celui-ci se réveilla, il dit :

«– Ce n'était pas la peine de m'assommer, j'en avais assez de toute façon!

«Il se consola avec l'âne, qui resta fidèlement à son service jusqu'à sa mort (la mort du paysan, l'âne était immortel, ayant traversé bien des continents et des époques plus troublées que la nôtre, si c'est possible).

«Quant aux deux amants, ils n'eurent pas une vie longue et heureuse: en s'enfuyant de chez le Paysan, ils traversèrent une autoroute sans regarder et furent écrasés par un semi-remorque qui transportait un chargement de Miracles de saint Pierre.

«Telle est l'histoire de l'Homme aux Trois Chevaux.»

Tandis que mouraient les héros lointains, bercées par les pizzicati déchirants de la mandoline, nous nous endormîmes, Juliette et moi, tendrement enlacées.

VIII

Le matin suivant, Antonio alla fouiner dans la poubelle, à la recherche d'un vieux morceau de rôti pourri.

— Je ne mange que de la viande faisandée, à cause de mes dents gâtées...

Je branchai le poste radio, curieuse de connaître les effets de notre petite excursion sur les états d'âme des grandes puissances.

Radio Moscou accusait les États-Unis :

— L'impérialisme américain veut augmenter secrètement son arsenal militaire. Nous appelons tous les camarades-ministres et leurs administrés partisans de la vraie paix à dénoncer les fautifs.

Washington, de son côté, accusait une bande de terroristes téléguidés par l'URSS. La France déplorait la perte, par un pays ami, d'un puissant atout de son indépendance militaire dans le cadre d'accords multilatéraux qui, etc. Le Vatican vilipendait Satan, ce qui, somme toute, était l'approche la moins fantaisiste. Quelles que soient leurs divergences sur les motivations du vol, tous affirmaient avec force que cet incroyable acte de piraterie maritime, unique dans les annales, serait châtié avec la rigueur qui s'imposait et que la récupération du *Cocoricó* n'était qu'une affaire d'heures.

— Les cons! commenta Antonio. Ils sont bien ennuyés parce que ce prototype est équipé d'un système de défense entièrement nouveau qui le rend indétectable. J'ai découvert une

notice technique dans la cabine du commandant. Il y a plein d'autres gadgets amusants. Vous allez voir!

Antonio fit surface.

Des rayons laser fusèrent de la coque du sous-marin, le transformant instantanément en yacht de plaisance aux couleurs chatoyantes. Le yacht semblait se balancer tranquillement sous les alizés, le gréement factice camouflant le terrible armement du sous-marin.

– C'est bath! s'exclama Roméo, résumant dans son parler primitif l'admiration qui nous saisissait tous devant les prodigieuses possibilités offertes par la science moderne.

– On dirait qu'il y a quelque chose sur la mer.

Juliette montrait deux petits points, à quelques milles de distance.

Antonio braqua une longue-vue.

– Deux radeaux surchargés de naufragés. Chic! On les coule.

– Vieux gredin! le grondai-je, tu ne penses donc qu'à ça.

– Et à toi, ma belle.

Il introduisit sa main dans mon slip de bain et me tirailla méchamment les poils.

– On va recueillir tout ce monde? Il n'y aura jamais assez de place! s'inquiéta Juliette.

– On triera! trancha Antonio.

Les deux radeaux s'approchaient rapidement de ce qu'ils prenaient pour un innocent bateau de plaisance. Déjà, on apercevait des silhouettes agitant les bras dans notre direction.

– Ohé du navire! Pouvez-vous accorder secours à de pauvres voyageurs victimes d'un sort affreux? demanda un splendide jeune homme, debout au milieu de ses compagnons.

– Non! Non! Nous étions là les premiers, protesta une adorable jeune fille, de l'autre radeau.

Ce dernier accosta le premier. La fille sauta gracieusement à bord et se cassa la figure sur la tôle. Ses loques se déchirèrent, révélant une peau hâlée et des rondeurs appétissantes.

– Bienvenue à bord du *Cocorico!* brama Antonio, s’asseyant sans façon sur le dos de la belle et lui tripotant les fesses avec gourmandise.

– Vieux cochon! Veux-tu la laisser.

Je le bousculai et aidai la fille à se relever.

– Vous nous sauvez la vie! s’écria-t-elle, jetant ses bras à mon cou et collant contre mon corps ses douces tentations.

Je l’embrassai, effleurant ses lèvres.

– Ce n’est rien, ma chérie... Hum... On va bien s’entendre, toutes les deux. Comment t’appelles-tu?

– Minette.

– Moi, c’est Alice.

Elle se retourna brusquement.

– Non! Non! Pas eux! Ce n’est pas du jeu.

Le deuxième radeau arrivait. Le beau jeune homme sauta prestement sur le pont. Il était plutôt bien habillé pour un naufragé: tweed de la Samaritaine, chaussettes du BHV, chemise indéfrisable Belle Jardinière.

– Vous êtes Français, demandai-je, perspicace.

– Natif de Cheverny, et vous?

– De Bouzillé, en Loire-Atlantique.

– Nous sommes presque voisins. Embrassons-nous!

Il me prit par la taille et posa ses lèvres sur les miennes: il avait des manières délicates. Pendant ce temps-là, les naufragés débarquaient. Antonio faisait le tri, rejetant sur les radeaux ceux qui ne lui plaisaient pas, malgré leurs protestations. C’étaient de bien curieux naufragés, en vérité! Leurs vêtements en loques semblaient provenir de grands couturiers, taillés et tailladés pour la circonstance. Le dernier s’affala, plein de vie,

sur le pont et réclama, dans un rot, un verre de whisky avec juste une goutte d'eau.

– Qu'est-ce que c'est que ces pignoufs! râla Juliette.

Minette et le beau jeune homme – qui s'appelait Alex – s'expliquaient dans un coin. Minette balança un méchant coup de pied dans les rotules du garçon.

– Aïe! La salope!

Il lui pinça un sein et se jeta sur elle. Les naufragés lancèrent des paris, chaque radeau soutenant son champion. Minette était vicieuse comme une teigne et Alex essayait d'atteindre ses points névralgiques tout en protégeant les siens.

– Prends ça!

Elle lui mordit l'entrecuisse.

– Ça suffit! décida Juliette. Vous allez nous expliquer ce qui se passe.

Ils se redressèrent et se brossèrent, boudant un peu.

– Voilà, commença Minette, c'est très simple. J'anime une croisière pour le compte d'un club de vacances, «Horizons gagnés». Nous avons lancé cette année une opération «Naufrage, vacances insolites sur l'Atlantique». Pour une somme très élevée, nous assurons le naufrage d'un transatlantique et quinze jours d'errance maritime aux rescapés, avec attractions tous les jours: requins, radeaux qui fuient, dysenterie, îles désertes et inhospitalières, etc. Le succès a été considérable et un club concurrent, «Horizons perdus», nous a volé l'idée. Nos deux croisières, sans se concerter, se sont heurtées de plein fouet dans le brouillard...

Nous étions rentrés à l'intérieur du sous-marin, qui s'immergea, abandonnant les naufragés malchanceux à leurs rondins pourris.

– Les requins s'en chargeront, dit Minette avec indifférence: de toute façon, ils ont payé d'avance.

Le soir, nous organisâmes une petite fête. Juliette mit *Yellow Submarine* sur la platine et la ronde se forma, chaque naufragé tenant son voisin ou sa voisine par un bout de haillon qu'il s'agissait d'arracher. Antonio avait opéré un choix judicieux : sur les vingt passagers recueillis, il n'y avait pas une dent cariée. Il avait quand même conservé deux ou trois mochetées, pour convenance personnelle : on ne pouvait pas le lui refuser.

Je m'étais glissée près de Minette à qui je lançais des œillades effrontées auxquelles elle répondait par des baisers coquins. Elle était très belle, évidemment, et sentait bon le « Chaud Lapin », le parfum des soirées agitées. Ses seins menus et bronzés, à la pointe érectile très brune, sautillaient gentiment au rythme de la ronde et son ventre lisse et plat de naufragée manucurée ondulait gracieusement contre mes hanches. Au cours de la danse, elle se retourna, m'offrant un fessier admirable : avais-je rien vu d'un modelé si parfait, d'une carnation si voluptueuse ? C'était un cul, oui ! voué au plaisir comme d'autres le sont aux bancs d'église. Je me penchai et, la ceinturant de mes bras parfumés, embrassai ses fesses avec fougue, laissant fondre ma langue au contact de sa peau tiède et satinée. Elle se cambra comme un hippocampe dont elle conservait, dans le désordre des sens qui l'envahissait, la grâce fragile et irréelle.

Nous nous écartâmes de la ronde et nous enfermâmes dans les cabinets. Minette gloussa comme une écolière. Un flot de souvenirs m'envahit et quelques larmes coulèrent sur mes joues.

... C'était à l'institution Sainte-Marguerite, quelques années auparavant. J'avais pour voisine de lit une jolie brune, qui s'appelait Joëlle : le dortoir avait été aménagé en petits boxes de deux lits, pour en couper la neurasthénique monotonie. Dès le premier soir, Joëlle se déshabilla devant moi, sans la moindre trace de timidité ou de honte, mais avec une lenteur calculée,

offrant tour à tour les globes serrés de ses fesses et son ventre ombré d'un léger duvet qu'elle agitait sous mon nez comme une bannière griffée de nuit. Enfin, elle avait plongé, en soupirant et en me souhaitant de beaux rêves, sous les draps.

Un soir, était-ce l'orage étouffant de septembre? je ne parvenais pas à m'endormir. Mes doigts descendirent lentement du ventre qu'ils caressaient au pubis, se mêlant aux rares poils que mon foutre avait emperlés de sueur. Gémissant au rythme de la respiration de mes compagnes, je plongeai l'index dans la cavité magique, parcourant les méandres délicats, puis remontai jusqu'au clitoris, arrachant à chaque mouvement une plainte difficile à étouffer.

Il me semblait qu'à l'extérieur du plaisir me submergeant, les éléments, de l'orage aux respirations de mes compagnes endormies, s'accordaient au rythme de ma violence, à la violence de mon rythme. Soudain, une bouche colla ses lèvres aux miennes. Rêve? Des mains rejetèrent les draps. Un doigt se posa alors, puis deux et tout se mit à fourmiller de caresses. Ma tête s'embrasa au feu du ventre. Joëlle me donnait sa langue, me remplissait la bouche de sa salive, et les éclairs roulaient vers nous leur éclat solitaire comme un hymne aux amours incendiées.

Elle mettait encore moins de pudibonderie dans ses caresses qu'elle n'en avait montré à se déshabiller. Écartant mes fesses, elle introduisit deux doigts, inscrivant un merveilleux V de plaisir. Puis ses lèvres quittèrent la rotation salée de sueur de mes seins et glissèrent se désaltérer au puits que ses doigts de coudrier avaient fait surgir en le désert secret du ventre. Je m'ouvris largement, affolée de tant d'impudeur et de plaisir mêlés. Joëlle se retourna et posa sur ma bouche sa déchirure énigmatique, la frottant avec frénésie à mes lèvres. Elle avait cette saveur de la terre sèche qu'une pluie soudaine vient

rafraîchir en surface et dont les profondeurs recèlent de longs cris emmurés.

– C'est là le royaume des sources vraies : je ne jouis jamais que profondément. Un jour, je t'apprendrai la diversité du plaisir, aussi loin que porte le vertige, murmura-t-elle à mon oreille.

Elle respirait mon corps et ce parfum la troublait, érodant sa nuit. Sur ses lèvres traînaient de vastes brumes, aériennes et intérieures à l'été de mes sens...

Minette, accroupie sur la cuvette des W.-C., se titillait en écoutant mes souvenirs de pensionnat.

– Quelles coquines vous étiez ! s'exclama-t-elle. À cet âge, je n'aurais jamais fait ça.

Elle m'attira à elle. Je sentis sous mes pieds le contact glacé de l'émail tandis que sa langue me fouillait tendrement la vulve. J'écartai largement les jambes, pour lui permettre de s'enfoncer plus profondément, tandis que son petit nez frottait mon bouton. De ses mains, elle écarta les globes de mes fesses et d'un doigt expert me socratisa. Je ris doucement.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Envie de faire pipi !

– Moi aussi.

Je m'accroupis et, serrées l'une contre l'autre, nous nous visâmes mutuellement la fente, nos bouches nouées *more columbino*, ce qui gênait considérablement la précision du jet. Nous nous élaboussâmes mutuellement en riant comme des polissonnes effrontées.

Comme nous rentrions dans la salle principale du sous-marin, Antonio nous dit :

– J'ai reconduit nos invités à la porte.

IX

– C'est gentil ça! répondis-je distraitement.

Puis, saisissant la portée exacte de la phrase, je l'injuriai violemment :

– Assassin! Lâche! Démon! Touristophile! Blennophage!

Antonio était écroulé de rire.

– Ce n'est donc que par l'affreuse vision de la mort que ton âme abjecte éprouve l'ivresse que les autres ressentent au spectacle du bonheur qui les entoure? N'as-tu donc aucun respect, sinon des lois des hommes, du moins de celles de la Nature qui répugne à la cruauté gratuite?

– Justement, me coupa Antonio, notre survie exigeait ce sacrifice, qui n'a rien de gratuit ni d'inutile, même s'il me procure une intense délectation. Quant aux lois des hommes...

Il regarda ses pieds, comme s'il se demandait quel principe sacré il allait l'instant d'après fouler rageusement.

– Raisonnons un peu de l'absurdité des lois. Quoi! cet homme qui vient de tuer la femme qu'il aime parce que celle-ci n'a su lui manifester en retour que le vertige glacé de son indifférence, on l'empêchera de mettre fin au tourment de ses jours, on le forcera à vivre jusqu'au jugement qui le condamnera à une mort publique. L'exemple n'est-il pas frappant? Sauver un homme de la mort pour mieux l'exécuter, c'est là le moteur essentiel des lois humaines...

Juliette arriva sur ces derniers mots, tenant par une main

Roméo, par l'autre Alex. Lorsqu'il apprit le sort des naufragés, Alex conclut cyniquement :

– Cela fera de la publicité aux agences de voyages. Un vrai naufrage et pas un seul rescapé. Ils vont refuser du monde!

À bord, la vie reprit son cours normal. Antonio nous agaçaït de ses petites méchancetés: piqûres d'épingles, pinçons, glaçons ou araignées venimeuses dans le cou, etc. Nous étions toujours poursuivis par les diverses marines nationales et nous nous amusions fort à regarder les croiseurs, les destroyers, les porte-avions, sillonner la mer au-dessus de nos têtes. Nous doublâmes le cap de Bonne-Espérance, passant très au large de la côte, et nous plongeâmes dans les eaux de l'océan Indien.

Quelques jours après, le sous-marin ralentit.

– Qu'est-ce qui se passe? demandai-je à Roméo.

Le beau marin délaissa la culotte de ma sœur et alla tripoter quelques boutons.

– Je ne comprends pas, tout est en ordre; mais nous perdons régulièrement de la vitesse. Je vais jeter un coup d'œil sur la réserve d'uranium.

Il revint, l'air effaré.

– La réserve est à sec! On a volé le combustible.

Antonio, perplexe, tirailla la moustache d'Alex.

– Il faut faire une enquête. Tout le monde à poil!

Comme nous étions déjà nus, ce fut vite fait. Antonio nous flaira comme un chien policier à la recherche de drogue ou de publications subversives. Arrivé près de Minette, il lui écarta les jambes et, ayant fourré son appendice nasal dans son beau derrière, s'exclama :

– Ça sent le 238 par ici!

Minette rougit et trembla légèrement. Antonio lui glissa un doigt dans l'anus et en retira une petite tringle qui scintilla sous les néons.

– Voilà la coupable!

Minette cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

– Ne m'en veuillez pas... Je n'ai pas pu résister... Si vous saviez comme c'est bon.

– Ça fait longtemps que tu te shootes à l'uranium? lui demandai-je, intriguée.

– J'ai commencé, il y a cinq ans. Je faisais le ménage dans une centrale nucléaire. On nous a demandé d'éponger une fuite du circuit de refroidissement. J'ai mis le doigt dans l'eau, par curiosité, puis l'ai porté à ma bouche: tout de suite, ça s'est mis à clignoter dans ma tête. Quel voyage! J'ai rempli discrètement plusieurs bidons d'eau contaminée. Une fois épuisée cette réserve, je me suis mise aux drogues dures: j'ai volé des déchets avant qu'on les enferme dans les containers en béton. Vous savez ce que c'est, le cycle infernal... J'ai bien essayé de m'arrêter, rien à faire. Même la croisière de désintoxication du docteur Cornélius a raté. Je me suis mise au plutonium... Aujourd'hui, il me faut ma barre toutes les vingt-quatre heures...

– Nous voilà dans de beaux draps! gueula Antonio. Dès qu'on sera à bout d'énergie, il faudra faire surface sans le système de camouflage. On se fera immédiatement repérer.

Quelques heures après, le *Cocorico* émergeait: nous nous attendions à être cernés par une armada... et nous flottions librement sur les eaux calmes d'un lagon cernant une île.

– Ça, alors!

– Une île!

Autour de nous, pas un canon en vue, pas même une flaque de mazout. Le paradis.

– À terre, vite! commanda Antonio.

Roméo détacha la gondole de sauvetage et, à coups de gaffe, nous mena à la plage.

– C'est mignon, ici ! m'exclamai-je.

Les palétuviers, les flamboyants, les poteaux indicateurs de marée et les arbres à noix de coco ondulèrent sous la brise.

J'étendis une serviette-éponge et, m'étant enduite de crème solaire, m'allongeai, les cuisses exposées à l'ardeur du soleil. Juliette et Minette m'imitèrent et, sortant une pelote de laine de leur sac de plage, se mirent à tricoter. Les hommes entamèrent une partie de pétanque. Antonio, exprès, faisait tomber ses boules sur les pieds de ses adversaires. Vers la fin de l'après-midi, les tricots s'allongeant avec les ombres, Juliette et Minette s'étaient endormies, un peu emmêlées. Je lisais une revue féminine, *les Temps modernes*, tandis que les hommes discutaient politique autour d'un unique verre à bière, comme des mouches autour d'un cadavre.

Soudain, une troupe vociférante nous entoura. De jeunes guerriers blancs, entièrement nus, armés de sagaies, de chaînes de vélo et de crocs de boucherie, nous poussèrent sans ménagement devant eux, sur une piste qui serpentait entre les rhododendrons en fleur et les arbres à pain d'épices.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Juliette.

– Ils vont nous manger... gémit Roméo.

Antonio haussa les épaules.

– Encore un club de vacances pour cinglés richissimes. Je vois ça d'ici : « Passez trois semaines sur une île déserte et retrouvez la vraie nature qui est en vous. » Ils vont nous emmener au motel, c'est tout.

Les jeunes guerriers blancs ne répondirent pas, bien que ces répliques fussent échangées en espéranto. Je ne me lassais pas d'admirer ces splendides athlètes. Je souris franchement à celui qui se tenait à mes côtés.

– Vous posez pour des revues culturistes ?

La nature semblait avoir réuni toutes les perfections harmo-

nieuses tant de l'ensemble que dans le détail... de certaines parties de son anatomie. À un détour du sentier, je portai discrètement la main sur le sexe de mon gardien et le sentis prodigieusement vibrer. Je le regardai avec gourmandise, ma main devenant de plus en plus insistante. En retour, je reçus un coup de sagaie dans les fesses.

– Aïe! Voyou!

Nous arrivâmes en vue d'une étrange construction, tenant à la fois du château de Louis II de Bavière, de Versailles, de la Folie des frères Réthoré et de la tour Montparnasse: une aberration architecturale. Et ça allait être bien autre chose encore. Sur le seuil, un homme en blouse blanche nous attendait.

– Shit! s'exclama Antonio, reconnaissant son frère jumeau perdu de vue à l'âge de quinze ans.

Shit faillit étrangler son frère puis, se maîtrisant, l'embrassa affectueusement.

– Sacré Antonio, je ne t'aurais pas reconnu! Tu as bien vieilli...

– Vieux salaud! C'est curieux: toi, au contraire, tu es resté étonnamment jeune.

– Je vous raconterai cela plus tard. Rentrons, vite.

Les guerriers nous poussèrent à l'intérieur du palais. Après avoir traversé une succession de corridors où étaient accrochées des œuvres des plus grands maîtres de la peinture contemporaine: Alfred Courmes, Jean-Jacques Gévaudan, Marcel Gromaire, Jean Hélion, Otto Dix, etc., Shit nous installa dans un petit salon et alluma le récepteur de télévision.

– Je ne veux pas rater la demi-finale de la coupe du monde de patins à roulettes.

Un sourire gamin illumina ses traits juvéniles, presque adolescents. J'avais peine à croire que ce garnement poussé en graine était le frère jumeau d'Antonio, vieillard caquetant

et égrotant s'il en fût. Il y avait là quelque mystère que j'étais impatiente de découvrir.

Le championnat du monde de patins à roulettes s'acheva tragiquement. Un des participants culbuta un autre et tous deux percutèrent le peloton qui, déséquilibré, alla finir sa course dans un mur en béton. La caméra quitta rapidement cet atroce magma sanguinolent où tournaient encore, en grinçant, les roues des patins. Antonio et Shit hurlaient de joie. Ils n'étaient pas frères pour rien, ces deux-là.

– C'est bien fait pour eux, dit Shit. Ils n'ont pas voulu m'inviter, ça leur apprendra : mon petit traquenard a merveilleusement fonctionné.

– C'est toi le responsable de l'accident ? demanda Antonio, admiratif.

– Bien sûr. J'ai envoyé un de mes pigeons voyageurs, dressé spécialement à cet effet, fienter juste sous les roues du challenger.

– Sacré petit frère ! Toujours aussi méchant... et toujours aussi jeune ! acheva Antonio, avec une pointe de dépit dans la voix.

– Il faut que je vous raconte ma vie, car elle est singulière et propre à réveiller les imaginations engourdies : ma mère, à ma naissance, me trouva si laid qu'elle ne pût s'empêcher de s'écrier : « Shit ! » que l'employé aux écritures prit pour un nom...

– Ceci est passionnant, coupai-je comme un glaçon, Mais, n'auriez-vous pas quelques rafraîchissantes boissons à nous offrir ? Nous mourons littéralement de soif.

– Vous avez le choix entre : décoction de ciguë, pisse d'éphèbe, rosée du matin, venin d'araignée coupé de sang de serpent, chyle, plasma ou jus d'orange...

– Pisse d'éphèbe, commandèrent Antonio et Juliette.

– Jus d'orange pour les autres.

Après nous avoir servis avec élégance, Shit reprit le cours de son récit :

– Tout jeune, je m'intéressai aux sciences de la nature. Mon frère vous a probablement raconté comment j'ai tué notre mère en manipulant ses cellules cancéreuses. M'étant enfui à la suite d'une altercation avec Antonio, je me réfugiai dans la clinique du docteur Gino O'Gino, célèbre généticien qui pratiquait, dès avant-guerre, des transplantations d'ADN. Je perfectionnai mes connaissances en biologie au contact du grand savant. Tous les soirs, nous nous enfermions dans un obscur cabinet pour jouer à touche-pipi et compulsier une antique encyclopédie médicale, dans laquelle nous puisions tout notre précieux savoir. La nuit, nous allions déterrer des oxyures et des paramécies, sur lesquels nous nous livrions à d'infâmes et cruelles vivisections. Mon premier succès fut d'isoler le chromosome du pape. Celui-ci nous rendait fréquemment visite et se mêlait à nos jeux innocents : un jour que je pratiquais un pompier sur le membre du saint pontife, quelque chose se coinça dans mes dents. Je retirai un curieux chromosome en forme de crosse, que j'identifiai immédiatement. Dès la publication des résultats de mes travaux dans *Spirou*, le Vatican me proposa un diocèse et Mussolini la direction de ses laboratoires de biologie appliquée. J'acceptai les deux propositions, qui pouvaient se cumuler : le diocèse me fournissait gratuitement un vaste champ d'expérimentation et l'armée un matériel sophistiqué que je n'aurais pu, autrement, me procurer que par les voies du péché, ce que mon état ecclésiastique m'interdisait formellement.

Shit soupira.

– Ah ! quelle époque ! Je vivais entouré de nonnes et nonnains délicieuses, d'enfants de chœur que je gâtai et d'en-

fants de Marie que je prostituais sans vergogne aux dignitaires de l'Église. Sur le plan professionnel, je crochetais les chaînes d'acides aminés et les troncs d'églises, m'instruisant et m'enrichissant. À la déclaration de la guerre, Mussolini me commanda un bataillon de choc que je ne pus lui fournir à temps. Convaincu de conspirer avec des puissances ennemies, je fus contraint de m'enfuir et m'éclipsai à bord d'un avion, emmenant avec moi les cinquante bocaux contenant les bébés-éprouvette commandés par le Duce. Malmené par la tempête, je dus atterrir en catastrophe sur cette île, après avoir largué mes bocaux en parachute.

«Je restai plusieurs heures évanoui. Lorsque je me réveillai, je me mis à la recherche de mes petits chéris. Les bocaux étaient tombés dans un torrent peu profond. Ils étaient tous brisés et vides. Après plusieurs jours d'exploration infructueuse, je m'apprêtais à porter le deuil de mes enfants scientifiques, pensant qu'ils avaient été dévorés par quelque bête sauvage, zombie, loup-garou ou missionnaire aux dents gâtées, quand je compris brusquement : je cherchais des bébés et j'avais à mes côtés cinquante beaux jeunes gens pleinement conformés, qui m'avaient suivi partout dans mes recherches ! Le procédé de maturation accélérée, mis au point dans mes laboratoires, avait admirablement fonctionné.

À cet instant un cri monta du dehors. Nous sortîmes en grande hâte. Un spectacle hallucinant nous attendait sur l'esplanade d'honneur, devant le palais. Les cinquante athlètes qui nous avaient servi d'escorte se tenaient sur deux rangées, face à face. À un coup de sifflet de Shit, la première rangée se métamorphosa brusquement. Je n'en crus pas mes yeux, que je frottai avec du sable.

- Des filles, ce sont des filles !
- Elles sont ce que vous désirez qu'ils soient ! dit gravement

Shit, tout en me maniant perversement le postérieur. Vous assistez à la leçon d'amour quotidienne. Regardez.

Les vingt-cinq éphèbes devenus filles avancèrent, les seins braqués et le ventre en avant, vers les vingt-cinq garçons. Ils esquissèrent un pas de danse, effleurant au passage les corps masculins d'un doigt mutin. Le clitoris, très proéminent, palpait comme un coquillage. Les ventres lisses et bronzés ondu-laient, les culs fouettaient l'air vigoureusement, en cadence.

– C'est le quadrille des hommases! plaisanta Antonio.

Il écrasa son mégot sur un escargot.

Le désir me démangeait les doigts: je voulais tâter ces miracles de la science, en savourer les prodigieuses aberrations. Je me tournai vers Alex et lui fis un signe discret. Il vint se placer derrière moi, calant son membre dans ma raie culière. Dame! ça me faisait chaud partout: j'avais l'impression que les tropiques étaient entrés en moi, soudain, sans prévenir. Après avoir tourné les uns autour des autres pendant une demi-heure, se jetant des caresses à chaque pas de danse, les deux rangées revinrent à leur position initiale et, sur un nouveau coup de sifflet de Shit, les filles redevinrent garçons, si brusquement qu'il était impossible pour l'observateur de déterminer à quel moment précis s'était produite la permutation des sexes. Alors, prosaïquement, chacun se branlota. Sur un dernier coup de sifflet, ils éjaculèrent, inscrivant sur le ciel un curieux poème:

Tiens! Voilà du venin

Le serpent n'est pas loin

Adieu Lili chérie

Je reprends mon képi

– Ils ne sont pas très en forme, commenta Shit, déçu. D'habitude, c'est meilleur. J'ai même réussi à en glisser un dans *l'Anthologie de la poésie contemporaine*.

X

Maîtrisant notre perplexité, nous revînmes au salon où Shit nous servit quelques plats typiques du pays: rognons farcis d'ornithorynque, brandade de coelacanthé, tranches d'arbre à pain d'épices.

– Vous avez pu admirer certaines spécificités de mes créatures. En voici d'autres: ils sont imputrescibles, insubmersibles, inaltérables et leur entretien exige le minimum de soins. Ah! j'oubliais... Tout comme moi, ils sont immortels.

– Quoi!? rugit Antonio.

– Hein! renchérimmes-nous.

– Voici le secret de ma jeunesse éternelle, reprit Shit, en se frottant les mains. Bien que j'aie l'âme vile d'un vieillard débauché, j'ai conservé le corps candide d'un garçon de vingt ans, grâce à une source dont je découvris par hasard les propriétés de régénération des tissus. Je vous y conduirai si vous le désirez.

– Tout de suite! Tout de suite! cria Antonio, qui se trouvait tout à coup très vieux.

– Eh bien, allons-y.

Nous traversâmes le palais jusqu'à une vaste piscine.

– J'ai canalisé la source de Jouvence. Allez-y: cette piscine en est remplie.

Nous étions indiciblement émus, à l'idée de mettre un pied dans l'éternité. Juliette et Minette m'embrassèrent longuement.

– Des fois que ça raterait! me dit Juliette d’une voix chevrotante.

– Mais non! C’est sans danger, rigola Shit.

Il se déshabilla: c’était un beau garçon, harmonieusement proportionné, à la peau bronzée, aux muscles durs, le sexe nerveux et l’œil clair. Qui aurait pu imaginer que sous ces honnêtes appas se cachait un cœur démoniaque et quasi lyophilisé? Il plongeait et se mit à nager gracieusement, provoquant de curieux reflets dans l’eau, d’une consistance très particulière: on l’eût dit pâteuse. Je plongeai à mon tour. Une fraîcheur agréable. Je me laissai porter par l’eau, que parcouraient des vibrations titillantes. Mon corps fendait l’onde qui se refermait lentement derrière moi, les deux bords du sillage un instant distincts avant de se fondre l’un dans l’autre.

– C’est bien meilleur que la Vittel! s’exclama Antonio, qui buvait à s’en faire péter la vessie.

Shit sourit.

– J’ai bien essayé de la mettre en bouteilles, mais elle refuse d’y entrer: c’est une eau très capricieuse.

Nous nageâmes longtemps, sans ressentir la moindre fatigue. Les éphèbes nous avaient rejoints et nous batifolions, gobant au passage une verge miraculeuse qui fondait dans la bouche, puis la langue s’enfonçait soudain dans le creux d’une féminité. Étrange récit! Étranges décors! Étranges personnages! Tout cela semblait si peu réel que je crois bien, aujourd’hui encore, l’avoir rêvé... Lorsque nous remontâmes sur la terrasse qui bordait la piscine, nous nous sentions tous un peu plus jeunes, plus vivants, d’une santé presque insolente. Sauf Antonio, qui bougonnait dans son coin; il était toujours aussi vieux, laid et méchant.

– Que veux-tu, s’excusa Shit, il doit y avoir une limite d’âge à l’immortalité.

XI

– Je peux renflouer le sous-marin, proposa Shit, après avoir écouté le récit de nos aventures, à condition que vous m’emmeniez avec vous. L’eau de Jouvence remplace à merveille tous les carburants existants. Par ailleurs, je détiens de précieuses informations sur cette île que vous recherchez. Son nom d’abord: Tamoé. Ensuite, je connais sa position approximative. Ces deux renseignements proviennent d’un manuscrit du XVIII^e siècle, la relation du voyage d’un petit marquis français qui semble être le seul Occidental à y avoir mis le pied. Enfin, si mes hypothèses sont fondées – et elles le sont sans aucun doute possible, puisque ce sont *mes* hypothèses –, cet îlot n’est qu’un fragment de Tamoé: comme beaucoup d’îles de formation corallienne, la base, sapée par les courants marins, s’est rompue au cours d’un cataclysme et l’îlot s’est mis à dériver. Il suffira de l’amarrer solidement et de le remorquer jusqu’à son point d’origine...

– Mais, intervint Alex, s’il en est ainsi, l’îlot doit être indétectable... Comment avons-nous pu aborder?

– Il y a là un mystère, avoua Shit.

La proposition de Shit fut acceptée avec enthousiasme. Nous décidâmes de partir le lendemain. Pour fêter notre immortalité récente, on organisa une petite sauterie. Le palais resplendissait de tous ses feux, qui étaient innombrables, ainsi que les fenêtres, les portes et les pièces. Seul le nombre des invités était limité, par la force des choses. La moitié des

éphèbes était *déguisée* en femmes, l'autre moitié en hommes. Nous étions tous nus. Alex et Minette se consolait par de tendres enlacements de la perte de leurs croisières respectives. Juliette, plus belle que jamais, s'avança vers moi, une coupe taillée dans un unique diamant et remplie d'eau de Jouvence à la main. Elle m'embrassa, mêlant à sa salive des relents d'éternité qui n'avaient rien de désagréable.

– Les écrits s'envolent mais les baisers demeurent à jamais ! dit-elle rêveusement.

Antonio avait mélangé dans son verre un peu d'eau de Jouvence et de la pissé d'éphèbe.

– Fesse de Dieu ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa langue contre le palais de Roméo. Cela est plus raffiné que le plus racé des vins de Bourgogne.

J'admirais sans me lasser ces corps splendides que la lune et les étoiles paraient de mille blancheurs, rehaussées par les ors des candélabres disséminés dans les salles. Des volutes s'échappaient, au-dessus de nos têtes, de bouches d'angelots en plâtre, et nous enveloppaient de mille parfums étranges et rares : le Bust, le Cypreme, le Chavance, le Bajoin, le Milliandre, et bien d'autres dont je ne connaissais pas les noms. Un éphèbe m'enlaça tandis qu'un autre s'emparait de ma tendre sœur. Nous valsâmes, nos pieds frôlant le sol et jetant à la nuit un sillage d'or et de sable énigmatique. La musique se tut et mon cavalier m'entraîna en riant dans les bosquets de mancenilliers. Il me fit empoigner sa verge et se masturba dans ma main d'une bien étrange manière : son sexe se rétractait et se dilatait, à la manière d'une antenne télescopique, me remplissant les doigts d'un fourmillement incessant, tandis que les basses branches des mancenilliers me caressaient voluptueusement les épaules. Enfin, n'y tenant plus, je m'allongeai sur le sol et dirigeai l'instrument vers l'orifice de mon corps que j'ai voué de tout temps

au plaisir. Le garçon me pénétra doucement, se gonflant puis se résorbant, gagnant à chaque mouvement quelques millimètres; puis le rythme s'accéléra, affolant. Mes mains caressaient la partie haute de son corps, qu'il avait choisie féminine. Je maniai doucement ses petits seins, les soulevant et en appréciant de la paume la fermeté et l'élasticité, mordillant et léchant furieusement les pointes turgides. Il se contracta enfin et un flot m'envahit, me noya, m'inonda. Je me roulais encore sur le sol, en proie à une frénésie désirante, quand mon partenaire, se retournant brusquement, vint placer à hauteur de ma bouche son sexe, devenu féminin. J'enlaçai ses hanches étroites puis enfonçai toute la longueur de ma langue dans cet étui de chair qui, d'un instant à l'autre, pouvait se déployer comme les ailes des grands prédateurs de la nuit.

– C'est chou! s'exclama-t-il, alors qu'allongés côte à côte nous bavions des sottises.

Malgré ces instants de calme félicité, l'avenir ne laissait pas de m'inquiéter. Que feraient Shit et Antonio une fois à Tamoé? On pouvait s'attendre à tout de la part d'hommes sans scrupule, prêts aux pires abjections pour parvenir à leurs fins. La mainmise sur l'île et la possession de l'eau de Jouvence allaient en faire de dangereux mégalomanes, mûrs pour le despotisme à la petite semaine. Je résolus de me confier à Juliette, Roméo, Alex et Minette, qui me semblaient d'assez bon jugement pour entrevoir les dangers d'une telle aventure.

XII

À l'aube, des filins furent tendus entre le sous-marin et l'île. La prodigieuse puissance des moteurs allait-elle suffire à remorquer la masse corallienne? Antonio et Roméo, à bord du *Cocorico*, dirigeaient la manœuvre. Les éphèbes vérifiaient les points d'ancrage et la résistance des câbles. Enfin, la masse gigantesque s'ébranla, dans le mugissement des turbines chassant l'eau et les poissons crevés. L'avant du sous-marin se cabrait comme la proue d'un hors-bord.

– Hourrah! Hourrah! cria Shit, en proie à la plus vive excitation. Je vais enfin voyager. Voir Tamoé et vivre éternellement dans le stupre et la méchanceté!

Tandis que, sur la plage, nous écoutions, vaguement inquiets, son délire parano, un bruit de gong nous froissa les oreilles.

– C'est la porte de l'Enfer! gémit Roméo très chrétiennement.

– Mais non! rétorqua ma sœur, ce doit être quelque vieille épave que nous avons accrochée.

Bientôt, une coque rouillée émergea au milieu du lagon.

– Quelle chose étrange... murmura Alex.

– On dirait un sous-marin, tel que les représentaient les graveurs du XIX^e siècle.

– Il y a un nom sur la coque.

Juliette essayait de déchiffrer de vagues lettres rongées par la rouille et recouvertes de mollusques.

– B... O... T... U... L... U... S...

– Le *Botulus*. Quel nom bizarre... Ça me rappelle vaguement quelque chose.

L'appareil, dont les formes ventrues et grotesques étaient peu adaptées aux lois de la mécanique des fluides, était entièrement recouvert d'algues et un poulpe monstrueux avait élu domicile sur le nez : on eût dit le visage de quelque Gorgone retour d'un concours de beauté. Soudain, l'écouille s'ouvrit avec fracas. Une tête hirsute émergea.

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel de nom de Dieu de merde ! On ne peut pas dormir tranquille après une petite piquouze ? Quel jour sommes-nous ?

Interloquée par la question, je répondis machinalement :

– Ce doit être le 27 ou 28 mai 1968.

– 1868 ! corrigea brutalement le hideux bonhomme, qui mâchonnait les poils de sa barbe crasseuse en parlant.

– Non, 1968 !

Il pâlit et fit un effort visible pour s'accrocher à la maincourante.

– Pisse de Dieu ! Cela fait tout juste cent ans. Quel somme !

Il était secoué, ce vieux cocotier. Il descendit lentement de son antiquité et, pataugeant lourdement dans l'eau, vint à notre rencontre. Sa barbe et ses cheveux flottaient autour de lui.

– Je me présente : capitaine Somebody.

Il puait comme un calmar géant ayant séjourné dans un bassin de dégazage.

– Hé ! Hé ! Elles sont mignonnes, ces petites.

Il me pelota les fesses, sans douceur, de ses vieux doigts crochus aux ongles démesurés.

– Bas les pattes, vieux débris ! Est-ce une façon de parler aux jeunes filles ?

– De mon temps, gémit le vieillard, les jeunes filles ne se promenaient pas toutes nues. Et j’ai une de ces triques, vous pensez! depuis cent ans.

Il écarta les pans de sa vareuse cartonnée par la crasse et exhiba un chibre monstrueux et vérolé, sur lequel s’étaient incrustées des coques, des moules, des palourdes.

– C’est tout un plateau de fruits de mer que tu nous proposes, vieux saligaud! s’exclama Shit.

Peu dégouté par l’aspect de l’objet, il s’accroupit et le pompa énergiquement.

Étrange spectacle! Ces deux vieillards lubriques, l’un sous les traits d’un jeune homme, l’autre, plus que centenaire, mais ne paraissant pas cinquante ans, se faisaient des gâteries en gloussant comme des collégiens cachés dans les cabinets. Minette et Alex détournèrent les yeux, écoeurés. Juliette se serra contre moi et murmura, haletante :

– Je n’y peux rien, mais de voir ces vieux cochons, ça m’excite!

Elle prit ma main et la posa sur son sexe. Sa tendre petite fente, que ma langue avait parcourue d’innombrables fois, était trempée. Je m’allongeai sur le sable et Juliette vint s’accroupir sur ma bouche. Le soleil faisait briller les gouttes de cyprine qui s’écoulaient d’elle comme l’or magique du creuset de l’alchimiste. Somebody jurait comme un vieux pirate, gâchant mon plaisir.

– Branleur de mon vit! Suce! Suce mon jus pourri! Bois mon vieux foutre ranci! Ouvre la bouche, j’ai une nom de Dieu d’envie de pisser qui me tenaille la bite depuis cent ans.

Je me bouchai mentalement les oreilles et savourai les tendres liqueurs dont Juliette m’abreuvait, faisant onduler son adorable fessier au-dessus de mon visage.

Antonio cria :

– Attendez-moi ! Attendez-moi !

Il courut le long du filin et mêla ses turpitudes à celles des deux vieillards, absorbant jusqu'à la dernière goutte la pissée centenaire. Somebody annonça alors son envie, aussi vieille, de déféquer, ce qui réjouit Antonio qui était, le lecteur s'en sera douté, aussi coprophage qu'urophile. Somebody accroupit complaisamment sur le visage du paillard ses fesses ridées et croûteuses ; après quelques proutt ! qui sentaient le renfermé, il se mit en mesure de régaler son compère. Mais, ô prodige ! tandis qu'il poussait en ahanant, de son anus gonflé comme une montgolfière sortirent en rampant d'hideuses araignées. Plus il poussait, plus il en sortait ! Et Antonio croquait dans ces horreurs avec délice. Un éphèbe s'était glissé sur moi et dardait sa verge télescopique à l'entrée du pertuis, tout en passant une langue gourmande sur l'anus de Juliette que je gamahuchais de plus belle. Nos deux langues s'apprivoisaient au détour des lieux qu'elles fréquentaient, se titillaient avec grâce avant de replonger dans les profondeurs. Plus bas, la mécanique de chair accomplissait son miracle inconcevable, me massant les parois vaginales, en pompant les suc. D'autres éphèbes accoururent et se mêlèrent à nos jeux innocents, offrant aux cieux des tropiques la merveille de leur chorégraphie, comme pour les dédommager des grimaces obscènes des trois vieillards. Nous précédant de son étrave comme la lanterne sourde d'un bordel, le *Cocorico* fendait les flots – à défaut d'autre chose –, remorquant à sa suite nos délires enchevêtrés.

XIII

Le soir, rasé de près, récuré et vêtu de son uniforme d'apparat, Somebody se présenta au palais, à l'heure du repas. Il affichait cet air hypocrite de pasteur anglican, buveur d'absinthe et palpeur de petits garçons, qui caractérise les officiers anglais de l'époque victorienne.

Sur nos prières, il commença le récit de ses aventures :

– Bien que portant un nom anglais, je suis l'unique descendant d'une vieille et honorable famille de commerçants indiens. Je naquis à Ahmedabad et fus envoyé très tôt en Angleterre pour y suivre l'enseignement des plus grandes écoles : Oxford, Rugby, Liverpool, Brixton. Dans les deux premières de ces villes, j'appris tout ce qu'un gentleman doit savoir pour tenir son rang ; gifler un insolent, baiser les doigts d'une dame, porter une queue-de-pie et n'en pas salir les basques dans les artères boueuses des bas-quartiers. Dans les deux dernières, j'appris le cockney et les combats de rue, ainsi que la manière de suriner un adversaire et de troncher une radasse.

« À la suite d'une révolte dans la province indienne où j'étais né, ma famille fut décimée et ses biens confisqués par la Couronne. Je nourris alors la haine la plus farouche à l'égard de toute autorité britannique. M'étant engagé dans la Royal Navy, je fomentai une mutinerie avec l'aide de forbans sans scrupule : nous tuâmes tous les officiers et les marins qui leur étaient restés fidèles. Pendant plusieurs années, nous écumâmes

les mers chaudes, refroidissant sans pitié équipages et passagers des vaisseaux que nous abordions, pillant, violant – des nonagénaires aux nourrissons.»

Somebody soupira.

– Quelle époque! Nous barbotions dans le sang comme d'autres prennent des bains de boue pour se raffermir les fesses.

Ses petits yeux méchants revivaient les scènes de carnage qu'il nous relatait complaisamment.

– Un jour, dans les bagages que j'étais en train de forcer, je découvris les plans d'un bateau submersible, d'un sous-marin, comme vous dites. Ma formation scientifique me fit comprendre immédiatement l'énorme avantage que je pourrais tirer d'une telle invention. Je fis construire, en secret, le *Botulus* et ravageai les océans de plus belle, perforant de l'étrave du sous-marin les coques des grands transatlantiques comme des anus de bébé phoque avec un casse-noix.

«Après avoir semé la terreur pendant de longues années, je rencontrai la femme de ma vie sous les traits d'une délicieuse et adolescente passagère que, je ne sais trop pour quelle raison, j'épargnai sans la violer. Je l'installai dans la plus belle cabine du *Botulus*, l'entourant d'un luxe époustouflant. La garce gémissait sous mes gifles et mes baisers enflammés. Bientôt, elle donna un aperçu de son savoir-faire et de sa perfidie: elle transforma mes hommes, qui étaient déjà des porcs immondes, en verrats. Lorsque nous eûmes fumé le dernier jambon, je me retrouvai sans équipage et seul face à une sorcière de haut vol. Elle me fit commettre mille folies, du léchage de ses pieds satinés à la vaisselle du bord, me harcelant sans répit de ses railleries les plus blessantes. Je décidai d'en finir: notre couple n'était plus viable, je le sentais. Un soir, après l'avoir violée, je l'étranglai proprement, mais la chienne eut le temps de me piquer avec sa quenouille. Vous en connaissez le résultat!»

Tout en parlant, Somebody puisait inlassablement dans les plats, avalant coup sur coup un civet de rat d'égout, une giblotte de mygales écaillées, un coulis armoricain, qu'il arrosait de rasades d'eau de Jouvence – dont Shit ne lui avait pas caché les vertus roboratives – coupée d'eau croupie.

Il s'était installé entre deux éphèbes qu'il embrassait à pleine bouche et à bouche pleine, vomissant le trop-plein de nourriture qu'il repompait avec ardeur, maniant sans délicatesse la délicate complexion de leur sexe.

– Quelle buse! dis-je en me penchant vers Minette.

– Quel homme! soupira-t-elle.

Je la regardai, déçue.

– Encore une qui se laisse couillonner par le prestige de l'uniforme, pensai-je avec amertume.

Je retirai la main qu'elle avait glissée sous ma robe, et lui balançai une paire de gifles.

– Petite sotté!

Juliette voulut intervenir, ignorant le motif de ma mauvaise humeur.

– Toi aussi, tu vas te laisser berner par ce Jean-Foutre Butor, ce merdeux écoeurant de morgue et de cruauté?

Je quittai la pièce en claquant la porte et les talons, et me précipitai vers la mer en versant des larmes abondantes. Assise sur la grève, j'écoutai le sourd martèlement du *Cocorico* et regardai les étoiles défiler au-dessus de ma tête. J'avais l'amère certitude d'être la seule à voir clair dans le jeu de Shit, d'Antonio et, maintenant, de Somebody qui s'était visiblement rallié à eux. Que pouvais-je faire, seule contre eux, tandis que nous foncions à travers l'océan Pacifique vers une chimérique et paradisiaque île au trésor?

Soudain, une lumière sur l'eau attira mon attention: ce n'était ni une étoile, ni un des feux de position du sous-marin.

Je remontai en courant le raidillon et, hors d'haleine, pénétrai dans le palais.

– On a de la visite! criai-je, coupant son effet à Somebody qui s'apprêtait à sortir une vacherie enrubannée.

– Merde! Aux armes! clama Shit.

Nous dévalâmes en toute hâte le sentier. La lumière s'était encore rapprochée.

– Ils viennent vers nous.

Shit, en proie à une vive perplexité, se malaxait les testicules.

Les éphèbes déposèrent à nos pieds de quoi massacrer un corps d'armée: arbalètes, sagaies, frondes, gourdins, missiles, catapultes, cocktails Molotov et les œuvres complètes de Philippe Sollers. Le navire étranger était maintenant tout proche. Nous nous dissimulâmes; la crique était le seul lieu d'accostage. Le sous-marin avait été mis en immersion provisoire.

Bientôt, le vaisseau mouillait dans le lagon; un sombre cuirassé aux formes lourdes et menaçantes. Un pavillon fut hissé au sommet du mât central.

– Des pirates jésuites... murmura Antonio, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Plusieurs embarcations furent mises à l'eau, chargées de grappes de combattants encapuchonnés. Sur la proue des chaloupes, une immense croix fendait la nuit comme un glas de mort. Les moines débarquèrent et, après une petite gémulation, remontèrent prudemment la grève. C'était de rudes gaillards, visiblement aussi habiles au maniement du coup-de-poing américain qu'à celui du goupillon. Ils étaient armés jusqu'aux dents, elles-mêmes renforcées de plaques de métal et taillées en biseau. Nous nous ruâmes sur eux, par surprise.

– Tue! Tue! Tue!

– Jésus! Jésus! Jésus!

À ce cri, les moines exhibèrent des croix de métal garnies d'une lame comme un sabre, avec lesquelles ils se défendirent féroce­ment. Minette, inexperte aux combats, tomba la première, le crâne fracassé par un petit Jésus en plomb. Pour venger mon amie, je me jetai rageusement dans la mêlée et, à coups de Laguiole, éventrai les bedaines monacales. Autour de moi, le combat ressemblait à un cocktail de prix Concourt. Ça vociférait, s'injurait, s'éventrait gaillardement. Juliette se démenait comme un démon, ce qui n'effrayait pas peu les moines guerriers! Antonio se servait de sa fronde comme d'une moulinette à nouilles et Shit ferrailait avec une seringue hypodermique. Le combat était inégal, malgré la grande énergie dépensée par les éphèbes, qui tenaient tête chacun à deux ou trois moines. Au bout de quelques minutes, nous fûmes forcés de reculer. Deux moines m'avaient pris à partie, décidés à me faire la peau. Je voulus la vendre chèrement mais, par un faux pas malencontreux, je m'étais par terre.

– *Hic Rhodus, hic saltus!* ricana un des moines en se jetant sur moi.

J'étais perdue. En cherchant un point d'appui pour me relever, ma main gauche agrippa le dos d'un livre. Je le braquai devant moi, ultime et dérisoire protection...

Les moines poussèrent un cri d'horreur et, s'étant rejetés en arrière, se convulsèrent sur le sol, en proie aux affres de la plus terrible agonie. Interloquée, je jetai un coup d'œil à la couverture: c'était un vieux numéro de *Tel Quel*. J'en saisis immédiatement l'effet meurtrier sur les âmes frustes des moines pirates. Je parcourus alors le champ de bataille, semant mort et désolation parmi les assaillants, à tel point que, au bout de quelques minutes, il n'en restait plus qu'une poignée debout. Le chef, l'âme mieux trempée, avait survécu. Il demanda grâce, digne-

ment. Juliette, déchaînée, voulait achever les survivants avec du Mathieu Bénézet; je trouvai le traitement par trop cruel et ils moururent décemment, leur crucifix planté dans le derrière. Roméo, ensanglanté et splendide, ligota le commandant, lui retirant de la bouche l'hostie empoisonnée qu'il essayait d'avaler.

Nous dénombrâmes les morts et les blessés. Côté pirates, l'holocauste était total et effroyable, le visage des moines morts atrocement défiguré par les cauchemars d'une agonie littéraire aussi cruelle que sans appel. De notre côté, Juliette et Roméo étaient sains et saufs, malgré d'innombrables estafilades, ainsi que – hélas! – Shit, Antonio et l'ignoble Somebody. Les deux morts étaient notre chère Minette et le bel Alex. Roméo creusa une tombe sur la grève et nous les enterrâmes enlacés. Nous poussâmes les cadavres des jésuites à l'eau. Les requins pèlerins eurent vite fait de les dépecer avec leurs coquilles saint-jacques. Juliette se jeta dans mes bras et nous emmêlâmes nos pleurs et nos baisers.

– Ah! ma chérie! J'ai eu si peur de te perdre...

Somebody s'approcha de nous à pas de loup et quémanda:

– Et moi, j'ai pas droit à une petite bibise?

XIV

Le commandant des jésuites s'était ressaisi et nous lançait des œillades ironiques.

– Je ne dirai rien, vous pouvez me confesser, me chatouiller, me torturer...

Je sortis de la bibliothèque de Shit *le Voyage en Chine* de Marcelin Pleynet et en commençai la lecture. Le chef des pirates blêmit.

– Non! non! pas ça, je vous en supplie...

– Alors, tu te décides! dit brutalement Antonio.

Des gouttes de sueur perlaient sur la tonsure. J'entamai un nouveau paragraphe.

– Arrêtez! Je vais tout vous raconter.

– Comment nous as-tu repérés? demanda Shit.

– C'est très simple: vous avez une importante fuite d'eau de Jouvence à l'arrière; il m'a suffi de balancer de l'eau bénite à la mer pour la détecter: dès que l'eau bénite entre en contact avec l'eau de Jouvence, création du Malin – car Dieu a façonné les hommes à son image, mais non à sa durée –, elle fait gloup! gloup! et ça pue méchamment.

– Ah bon!?

Shit était décontenancé par les révélations du moine:

– Comment savais-tu cela?

Le moine réclama un cigare, palpa négligemment le cul des éphèbes comme s'il se fût agi d'égrener son chapelet et entama la narration de ses aventures:

– Je m’appelle Théière de Jardin. Pour me délasser des carnages maritimes, je tâte volontiers de l’archéologie. J’effectuais des fouilles en Éthiopie lorsque je mis la main sur un document fascinant : la relation manuscrite d’un voyage qu’entreprit un petit marquis français du XVIII^e siècle...

– Ça alors! le coupa Shit. C’est moi qui l’ai, ce manuscrit.

– Qu’importe! reprit calmement Théière de Jardin, il s’agit probablement d’un double. Le manuscrit mentionnait l’existence d’un fragment isolé de l’île, dérivant sur les courants maritimes à la suite d’un cataclysme antérieur à sa venue. Les habitants de Tamoé se désolaient de la perte de la source d’eau de Jouvence. Connaissant les vertus de cette mystérieuse boisson et ne doutant pas un instant qu’elle fût le fruit de miçtions infernales, je résolus, avec l’accord du général de l’Ordre, d’aller exorciser l’îlot. En route, j’appris la disparition du *Cocorico* et lorsque je le vis remorquer l’îlot, j’en déduisis immédiatement votre destination.

Il rota, puis péta.

– *Amen!* répondirent machinalement Shit, Antonio et Roméo.

Étant devenues athées au contact de l’Internationale de Sisyphe, Juliette et moi fîmes un pied de nez.

– Nous affrétâmes un cuirassé et, pour nous faire la main, commîmes quelques innocents pillages. D’abord, un porte-avions désarmé de la Royal Navy, que nous envoyâmes par le fond, uniquement pour venger Trafalgar; puis un radeau de naufragés que nous disputâmes vaillamment aux requins. J’eus la bonne idée de laisser la vie sauve à une très belle adolescente qui m’avoua, pendant que je la pédiquais, vous avoir rencontrés et me donna approximativement votre position...

Il soupira puis reprit, insidieux :

– Maintenant, je suis en votre pouvoir, mais je possède ce manuscrit bien intéressant...

– Combien? demanda Antonio, prompt en affaires.

– 33,33 %.

– 25 % et j'y perds.

Théière de Jardin sortit de sa poche le manuscrit. Shit alla chercher le sien; Lorsqu'on superposa les deux copies, la latitude et la longitude exactes de l'île apparurent par transparence, plus une formule en latin que Théière de Jardin traduisit: « Merde à celui qui le lira. »

XV

Nous mîmes le cap sur la zone des brouillards où se cachait Tamoé comme un bijou de strass sur son écrin de coton ou, si l'on préfère, comme une épeire au centre de sa toile. Le syndrome des grands explorateurs nous avait saisis. Le palais n'était que fêtes, beuveries et mamours imbéciles. Juliette chantonnait à tue-tête :

C'est Tamoé! Tamoé! Tamoé!

C'est Tamoé-é qu'il nous faut o-o-o!

De son côté, Antonio fredonnait :

Elle est Tamoé, à moé, à moé...

Malgré mes sombres pressentiments, je me laissai gagner par la fièvre et le délire général. Parfois, je devenais René Caillié frappant aux portes de Tombouctou ; la nuit, je rêvais de Francisco Pizarro ravageant le Pérou et je me réveillais, en sueur, en train de faire l'omelette avec l'œuf de Christophe Colomb...

Le brouillard s'épaississait, absorbant tous les bruits, estompant les contours du palais, tandis que le sous-marin n'était plus qu'un point lumineux, une loupiote, une lampe d'Aladin. Nous naviguions à l'aveuglette, nous fiant aux coordonnées des manuscrits.

Thièrre de Jardin se livrait à d'insolites préparatifs : il avait ouvert une grande malle et en avait extrait un uniforme de moine-missionnaire. Il s'admirait des heures dans la glace, coiffé d'un casque colonial, puis exhumait du coffre de hideuses saint-sulpiceries.

– Tu vois, me disait-il en brandissant une *Vierge à l'enfant* en plâtre, contre cette horreur j'obtiens deux ou trois bois sculptés que je revendrai à prix d'or au musée de l'Homme.

Et il partait d'un grand éclat de rire et refourrait ses «bondieuseries» – comme il disait – dans la malle. Il sortait alors sur l'esplanade du palais, attrapait un éphèbe et se livrait à des excès de lubricité connus sous le nom de «position du missionnaire», clamant haut les vertus pacificatrices et civilisatrices de notre expédition.

– Ce type m'écœure plus que les trois autres! dis-je à Juliette.

– Tu as raison, je le crois infiniment plus dangereux et rompu à tous les mensonges, toutes les trahisons, conclut ma tendre sœur.

Soudain, la muraille nuageuse se déchira brusquement et le soleil éclaboussa l'esplanade du palais où nous nous tenions tous.

– Tamoé! Tamoé! jubilait Shit.

C'était très beau, un peu comme un dépliant du club Méditerranée passé sous une glaceuse. Chaque détail, un joyau resplendissant: la jungle d'émeraude, les falaises de topaze, et la mer le plus éblouissant écrin de velours où l'île reposait comme une chiure de pigeon sur la chasuble d'un cardinal.

– Terminus, tout le monde descend! annonça joyeusement Antonio.

L'îlot et le sous-marin furent garés dans la purée de pois. Roméo détacha la gondole de sauvetage et nous amena au rivage. Les éphèbes étaient restés sur l'îlot. Plus nous approchions, plus l'île se parait de couleurs, de cris d'oiseaux, de senteurs exotiques. Nous commençons à distinguer, le long d'une baie somptueuse, les demeures élégantes d'une grande cité. Shit bavait d'excitation, Antonio pinçait tout le monde,

Somebody jurait et pissait sur les poissons; Théière de Jardin bénissait à tour de bras, balançant à coups de goupillon d'argent des gouttes d'une eau saumâtre qu'il avait le culot de prétendre bénite.

Nous entrâmes bientôt dans le port. Roméo godilla au milieu d'une flottille de bateaux de pêche et de plaisance. Sur la jetée, un attroupement s'était formé. Lorsque nous mîmes pied à terre, des chants de bienvenue nous accueillirent et un personnage souriant, vêtu d'une ample tunique aux couleurs attrayantes, s'avança vers nous.

– Bienvenue! Bienvenue aux intrépides voyageurs qui ont bravé mille dangers pour venir à Tamoé! chantonna-t-il.

– Ohé! Ohé! reprit le chœur.

Ils lancèrent vers le ciel des colibris qui inscrivaient, en lettres de feu :

Tamoé, 20 000 habitants; principales ressources: pêche, tourisme, gaufrettes magiques, reliques pieuses.

Puis d'adorables adolescentes, à la taille ceinte d'un paréo, nous passèrent autour du cou des colliers de fleurs synthétiques et nous embrassèrent sur la bouche, riant effrontément.

– Qu'elles sont belles! chuchotai-je à Juliette.

– Oh! Alice! Elles me font envie, gémissait la gourmande.

Celui qui nous avait souhaité la bienvenue nous entraîna vers une riche demeure. Nous ayant installés à l'ombre d'une terrasse, il nous servit des rafraîchissements.

– Je suis Gor, nous dit-il. Il y a deux ans encore, j'étais monarque de cette île, puis un oracle a prédit que le dernier monarque aurait la tête tranchée par des envahisseurs étrangers. Comme il ne faut jamais faire mentir les oracles, j'ai abandonné mes fonctions de chef suprême pour me consacrer à la peinture sur soie. Vous trouverez le monarque régnant au palais. N'hésitez pas à lui trancher la tête.

Il désigna un bâtiment massif qui dominait la ville du haut de ses terrasses fleuries et plantées d'arbres extraordinaires.

– Gor, nous ne sommes pas venus ici pour trancher la tête de qui que ce soit, mentit Antonio, posant distraitement une main sur la cuisse d'une servante. Nous sommes de pauvres naufragés qui demandent asile : notre navire a sombré au large de la zone des brouillards et nos compagnons ont péri dans d'atroces souffrances. Nous ne désirons qu'une chose, remercier les dieux que vous adorez...

Antonio s'arrêta un instant, sembla réfléchir.

– Nous pouvons faire une offrande, si cela ne coûte pas trop cher... Que penseriez-vous d'un sacrifice humain ? reprit-il en me saisissant le poignet.

– Grands dieux ! Quelle horreur !

– Bon... une petite partouze, alors ?

Il cligna de l'œil perversement. Gor partit d'un grand éclat de rire.

– Venez, je vais vous faire visiter la ville ; vous comprendrez mieux notre mode de vie et nos coutumes qui, pour singulières qu'elles soient, n'ont rien de cruel ni de sanguinaire.

Il se leva et nous fit signe de le suivre.

J'avais remarqué la grande beauté des Tamoéens et la grâce de leurs attitudes. Les jeunes filles, particulièrement, séduisaient par la vivacité de leurs mouvements et le sourire qui illuminait leur beau visage à la peau cuivrée. La plupart se promenaient le torse nu, vêtues uniquement de ce paréo multicolore qui rehaussait leur teint magnifique. Certaines allaient même totalement nues sans que personne songeât à s'en offusquer. Somebody siffla et lança une grivoise proposition à une belle femme qui passait devant nous. Elle se retourna, le toisa du regard et dit calmement, d'une voix chaude :

— Bien sûr! Venez chez moi, nous y serons plus à l'aise pour échanger d'aimables caresses.

Somebody rougit et, confus, s'excusa. La femme haussa les épaules et s'en fut, sur le roulement harmonieux de ses hanches.

— Toutes des salopes! grommela le muffle.

Gor fit semblant de ne rien entendre; notre amphitryon nous guida à travers la ville. Les rues étaient larges, propres et le soleil y pénétrait abondamment sans que, toutefois, la chaleur y fût étouffante grâce à l'ingénieuse disposition des places et des ouvertures sur la mer qui en assuraient l'aération.

— Quel admirable urbanisme! m'écriai-je. C'est autre chose que les tours de la Défense ou les villages-vacances de Merlin-l'Emmancheur.

Gor nous conduisit à un marché où les paysannes vantaient la qualité de leurs produits, soulevant une aile de canard par-ci, un sein par-là. À cette occasion, nous eûmes un aperçu de l'organisation sociale de l'île. Une femme venait de choisir une volaille. La fermière lui tendit le panier d'osier où s'agitait la bestiole criillante et, en guise de paiement, reçut de sa cliente un long et langoureux baiser.

— Comment! s'écria Antonio, indigné, vous n'avez pas de monnaie?

— Non, répondit doucement Gor, les seuls échanges que nous tolérons sont ceux des serments d'amour et des baisers.

— Mais alors, croassa Antonio, au comble de la stupeur, comment les riches s'enrichissent-ils et les pauvres s'appauvrissent-ils? Il est démontré que, dans toute société, l'argent est le vecteur de l'infortune pour les uns et de la félicité pour les autres et que ces deux mouvements sont aussi essentiels à l'ordre social que le rythme des saisons à l'équilibre de la Nature!

– Et les prêtres? s'inquiéta Théière de Jardin. Qui entretient leur paresse s'ils ne possèdent pas d'églises pour tromper leurs ouailles ni de troncs pour les plumer?

Nous avons en effet remarqué l'absence de tout édifice religieux.

– Et la police? Vous avez au moins une police pour permettre aux classes aisées de se livrer impunément aux abus qu'elles interdisent au reste de la population?

Gor, sous le flot de questions, vacilla un instant. Puis, songeur, il demanda gravement :

– Est-ce que tous les hommes du monde extérieur vous ressemblent?

– Non, non! m'empressai-je de répondre. Il en reste heureusement qui partagent vos sentiments et qui seraient heureux de vivre à Tamoé...

Je ne pouvais cependant, sans compromettre gravement ma sécurité, celle de Juliette et de Roméo, révéler à Gor les épouvantables desseins des quatre bandits, qui jetaient sur la ville les griffes de leurs yeux cupides. Antonio et ses complices, sentant Gor sur ses gardes, n'émirent plus aucune remarque désobligeante ou révélatrice de la dépravation de leur âme. Gor s'était ostensiblement éloigné d'eux et nous pilotait avec les plus exquises marques d'affabilité.

– Dites-moi, l'interrompis-je, soudain frappée d'un détail: comment se fait-il que vous connaissiez si bien le français?

– Nous avons une charmante habitude: lorsque nous accueillons un de nos rares visiteurs, nous essayons d'assimiler les coutumes et le mode de vie qui sont les siens. Notre dernier visiteur, relate la chronique, était un marquis français, homme de goût, sensible et d'un jugement pénétrant. Durant son séjour, il s'efforça d'apprendre notre langue et les Tamoéens, ne voulant pas être en reste de politesse, assimilèrent rapide-

ment la sienne. Cela se passait, il y a bien des lustres, alors que la mère de la mère de ma mère n'était pas encore née et que les étoiles laissaient courir leur traîne d'argent sur des cieux différents.

– C'est là une coutume exquise, dit Juliette, enthousiasmée, mais il est néanmoins curieux que le temps n'en ait pas affaibli les effets...

Gor sourit.

– Je vous raconterai une autre fois d'où nous tenons notre pouvoir sur le temps. Sachez seulement que nos ancêtres buvaient d'une eau merveilleuse, aux propriétés étonnantes, mais la source s'est perdue, ou tarie, au cours des siècles...

Je m'apprêtais à tout lui révéler, les larmes aux yeux, lorsque Somebody et les trois autres nous rejoignirent.

XVI

Gor nous avait installés dans sa maison, ayant habilement éloigné Antonio et ses compères dans une aile peu utilisée. Le soir, il nous servit un repas délicieux auquel furent conviés quelques amis et voisins.

– Cher monsieur, demanda onctueusement Théière de Jardin, vous serait-il possible, dans les jours qui viennent, de nous présenter à votre sérénissime monarque ?

Tous les Tamoéens présents éclatèrent de rire, se donnant de grandes claques sur les fesses et des bourrades dans le potage, éclaboussant passablement le reste des convives. Théière de Jardin, froissé, égrenait nerveusement son chapelet et faisait claquer l'élastique de son casque colonial. Au bout de quelques minutes, Gor, les larmes aux yeux, parvint à maîtriser son hilarité et nous dit :

– Veuillez excuser cette petite plaisanterie. Nous sommes malicieux et ne reculons jamais devant une farce, du plus mauvais goût soit-elle. Je pensais que vous aviez compris que notre société, étant dépourvue de monnaie, l'était également de toute forme d'État, la première de ces absences expliquant aisément la seconde : comment entretenir des fonctionnaires et des mercenaires, nécessairement improductifs, sans le secours de l'argent qui permet à ce genre d'institution de s'établir et de se maintenir ? Le bâtiment que je vous ai présenté n'est pas le palais d'un monarque imaginaire, mais le lieu où nous éduquons nos enfants, donc le plus somptueux.

Le visage de Shit et de ses acolytes vira de la tomate blette à l'endive pas mûre.

– Malheureux! explosa Théière de Jardin, vous vivez dans un monde sans État parce que sans crimes. Dieu soit loué! Vous êtes isolés du reste de la terre et ne risquez guère de contaminer les hommes par votre exemple infernal.

– C'est pire qu'une révolution, c'est l'absence de civilisation! renchérit Antonio.

Gor se dressa, calme, mais en proie à la plus vive indignation.

– Nous sommes probablement des barbares à vos yeux, mais il ne faudrait pas nous prendre pour des couillons ni des mollassons! Nous savons nous défendre si cela se révèle nécessaire à notre sécurité et ne sommes pas insensibles à l'insulte. Je veux bien pardonner à mes hôtes leurs paroles blessantes, mais je vous conseille de mesurer désormais vos propos si vous ne voulez pas vous attirer la méfiance des Tamoéens et leur inimitié.

Dans mon cœur, je ne pouvais qu'approuver les paroles de Gor. Juliette, de son côté, était pleinement convaincue du danger effroyable que constituait, pour cette société admirable, la présence des quatre bandits prêts à toutes les atrocités pour s'emparer de ses richesses. Elle me lança un coup d'œil désespéré.

La nuit tomba, douce et parfumée. Juliette, Roméo et moi, nous partagions une vaste chambre où des soieries merveilleuses étaient jetées à même le sol. Une salle de bains, ornée de mosaïques représentant de touchantes scènes d'amour, attenait à la chambre. Nous nous baignâmes dans une profonde piscine, mêlant aux gestes de l'hygiène ceux de la tendresse. Roméo nous embrassait tour à tour et ses mains plongeaient sous les eaux à la rencontre de nos corps comme

celles du pillleur d'épaves vers les plus belles des statues antiques enfouies dans la vase des siècles. Puis nous roulâmes sur la soie.

– Viens, Roméo! gémit Juliette.

Le beau marin se coula entre nous, frôlant de sa peau parfumée les creux soyeux que la lumière des lampes à huile enveloppait d'une ombre excitante. Je sentis sa langue me fouiller en même temps que la bouche de Juliette se posait sur mes lèvres, me livrant les secrets humides de ses baisers. Roméo m'abandonna soudain, pantelante et moite, et roula sur Juliette dont l'admirable fessier se balança tout près de mon visage.

– Oh! Juliette! Je voudrais me noyer en toi.

– Alice! Vivons notre passion jusqu'à l'hallali sans boire la coupe amère jusqu'à la lie.

Roméo, content, approuva.

– Ouais, c'est chouette!

Sa verge me pénétra avec l'impatience du cheval entrant à Troie. J'étais allongée, arquant les reins et froissant de mes doigts la soie qui recouvrait le sol. Juliette poussa un petit cri de joie et vint placer son précieux coquillage sur mon visage. Elle balaya lentement ma bouche de ses poils; puis, poussant la rose anusienne contre mes narines dilatées, elle revenait inlassablement froisser ses marées de chair contre les galets de mes dents. Très loin désormais, perdu dans le vertige et la nuit, comme un éclair prestigieux la traverse d'une blessure symbolique, le sexe de Roméo me fouissait avec la constance d'un soc de charrue remuant la glèbe.

Un bruit de pas, léger et aussi imperceptible que le brassement d'ailes du papillon... Une douce haleine se mêla à la nôtre. Une langue se lia à nos jeux et deux mains lisses apprivoisèrent nos corps enlacés. À la lueur des lampes, nous recon-

nômes une très jeune fille, belle comme la nuit et probablement douce comme le temps. Elle rit et son rire fut un été qui nous étreignit le cœur.

– Qui es-tu? lui demandai-je entre deux baisers.

– La fille de Gor! Mais cela est sans importance. Je vous ai aperçus sur le marché, en compagnie de ces terribles bonshommes...

Je caressai un de ses seins: il était très ferme et, malgré son jeune âge, pleinement conformé. Juliette s'amusa à entortiller ses doigts dans les rares poils de son ventre, passant un index mutin sur les lèvres délicates. La jeune fille, qui s'appelait Alma, frémissait et se frottait plus fortement à nous. Après bien des caresses dont, afin de ne pas lasser le lecteur, je tairai la prodigieuse diversité, Alma devint grave.

– Je dois vous avertir d'un danger imminent qui vous menace autant qu'il pèse sur l'ensemble de la population de Tamoé. J'ai surpris un conciliabule entre les quatre hommes qui vous accompagnent: ils sont décidés à s'emparer de l'île, à l'aide de cinquante guerriers qu'ils ont cachés à bord d'une mystérieuse embarcation. Ils profiteront de l'occasion pour se débarrasser de vous, qu'ils savent opposés à leur projet. J'ai couru aux appartements de mon père, qui a réuni en grande hâte quelques amis et voici ce qu'ils ont décidé: vous devez partir sur l'heure; un guide vous conduira, à travers la jungle, jusqu'à un temple où, selon une légende très ancienne, une arme terrible serait enfouie. Le voyage sera dangereux; la jungle est peu connue et on la dit peuplée de bêtes étranges et de choses plus redoutables encore...

XVII

Quelques heures plus tard, nous avançons péniblement sur un sentier encombré de lianes et d'une végétation exubérante. Notre guide était un homme sympathique, au large sourire; il nous plut immédiatement. Nous l'avions trouvé devant une porte dérobée de la maison de notre hôte. Sur le seuil, Gor nous avait fait des adieux touchants, mêlant les plus suppliantes recommandations à ses baisers baignés de larmes.

Rezvano, le guide, nous avait aidés à enfourcher de curieux onagres qui se montrèrent fort réticents à nous porter. Tout en avançant sur le sentier, je réfléchissais à la meilleure façon de nous sortir de ce guêpier: je voyais mal comment nous pourrions nous emparer de cette arme mystérieuse, vu notre faible nombre et l'importance des périls que nous allions avoir à surmonter. Mais j'étais prête à braver les plus terribles difficultés pour venir en aide à nos amis tamoéens et débarrasser le monde, une bonne fois pour toutes, de quatre vilains coquins.

La nuit perdait peu à peu de sa profondeur et nous gardions le silence, concentrés sur la conduite de nos rétives montures. Bientôt nous commençâmes à nous élever au cœur de la jungle. Autour de nous, des bêtes feulaient, caquetaient, rugissaient, faisaient craquer les branches mortes sous le sourd galop de leurs sabots griffus.

– J'ai peur! gémit Roméo, s'approchant de Juliette.

Soudain, une forme effrayante coupa le sentier. Le jour, très faible et filtré par les hautes frondaisons, ne nous permit guère

de distinguer les contours de l'énorme bête, mais il me sembla que cela tenait à la fois du cochon d'Inde et de la souris de laboratoire, démesurément grossis.

– Un taupinet! s'exclama Rezvano. Nous avons eu de la chance que le vent souffle contre nous.

Plus loin, une sorte d'anaconda mit un quart d'heure à traverser la piste.

– Une version améliorée du tuyau d'arrosage, plaisanta Juliette pour se rassurer.

Nous avons pour toutes armes un arc léger et un stylet, mais l'un et l'autre, maniés avec adresse, pouvaient se révéler terriblement meurtriers. Le soir, nous installâmes le bivouac au sommet d'un piton rocheux, inaccessible aux bêtes de proie. Toute la nuit, nous les entendîmes glapir et gratter contre la roche. Vers minuit, un cri étrange monta vers les étoiles. Mêmes les bêtes se turent.

– Qu'est-ce donc que ce cri? demandai-je à Rezvano.

– Les Méleffes! répondit notre guide, les yeux dilatés par la terreur. Elles nous ont repérés et ont senti le mâle...

– Des Méleffes? demanda Juliette, serait-ce une peuplade sauvage de la jungle?

– Pire que cela: il s'agit d'une déviance dont l'origine remonte à bien des lustres...

Rezvano se rapprocha du feu, comme pour chasser quelque antique démon par la lumière et la chaleur des flammes crépitanes.

– ... Vous avez peut-être remarqué le rôle fondamental des femmes à Tamoé. Ce sont elles qui maintiennent l'organisation tant domestique que collective de notre société, mais d'une manière qui n'a rien de contraignant ni d'humiliant pour notre sexe. Il y a longtemps, sous l'influence d'une prêtresse, un groupe de femmes voulut prendre le pouvoir. Elles furent

chassées de Tamoé et leur descendance, les Méleffes, a dégénéré progressivement. Pendant la période des amours, elles chassent le mâle...

– Qu'arrive-t-il aux malheureux qu'elles attrapent? demanda Roméo d'une voix blanche.

– Elles les violent et les tuent... Tous les enfants mâles qui naissent subissent le même sort.

Le cri sembla soudain tout proche.

– *Ma-cho! Ma-cho! Ma-cho!*

– Elles appellent le mâle... murmura Rezvano.

Puis le silence retomba brusquement sur la jungle et les bêtes reprirent leur carnage innocent.

XVIII

Le lendemain, nous quittâmes le bivouac de bonne heure. Rezvano prit soin de brouiller nos pistes et dispersa les braises du foyer. Le ciel était toujours aussi magnifique et nous avançons dans un décor de rêve. Des plantes curieuses montaient vers l'azur : ici, des artichauts de la taille d'un séquoia ; plus loin, des séquoias de la taille d'un artichaut. Un chêne rouvre perdait ses aiguilles tandis que des pins et des cèdres laissaient flotter au vent leurs feuilles dentelées.

– Le Bon Dieu devait être *stone* quand il a fabriqué cette île ! s'exclama Roméo, en se grattant la tête.

Il poussa un hurlement et jeta au loin une énorme araignée, rouge, velue, qu'il avait confondue avec sa casquette de marin.

– Vite ! implora Rezvano. Les Méleffes ont sûrement entendu le cri.

Derrière nous, on perçut soudain un piétinement de feuilles. Nous poussâmes les flancs de nos montures mais les carnes refusèrent obstinément d'avancer. Nous les abandonnâmes donc, avec les bagages, ne conservant avec nous que les arcs légers et les stylets.

– Courons ! supplia Rezvano.

Nos poursuivantes se rapprochaient, scandant leur étrange cri.

– *Ma-cho ! Ma-cho ! Ma-cho !*

Les onagres galopèrent à notre suite.

– Remontons dessus ! proposai-je.

Dès que nous les enfourchâmes, ils se mirent à brouter.

– Sales bestioles!

Juliette donna un grand coup de pied au sien. L'onagre lui cracha à la figure.

– Les voilà! cria Roméo, paniqué.

Le terrain devenait plus accidenté et pentu. La jungle se clairsemait. Une troupe vociférante nous talonnait.

– Quelles horreurs! m'écriai-je, épouvantée.

Une pluie de flèches s'abattit autour de nous. Un onagre s'effondra. Les autres s'enfuirent dans la jungle, malgré nos appels.

– Nous sommes foutus! sanglota Rezvano, son grand corps secoué par le désespoir.

Nous courions à en perdre le souffle. Derrière nous, les cris devenaient plus aigus. Une étrange odeur commença à flotter à l'entour.

– Ça pue la femelle en chaleur! gémit Rezvano, de plus en plus effrayé.

Il se laissa glisser à terre, refusant de faire un pas de plus.

– Continuez! Continuez! Le monastère est sur cette étrange montagne, là-haut.

Il désigna un pic isolé, en forme de point d'interrogation, bien visible à travers les derniers grands conifères de la forêt. Juliette essaya de le faire se lever, Rezvano refusa avec obstination et résignation.

– Peut-être qu'un seul leur suffira. Il ne faut parfois qu'un mâle pour satisfaire toute la tribu et, à la fin, elles n'ont même pas besoin de le mettre à mort.

Émus par le sacrifice de notre compagnon, nous poursuivîmes notre route. Une lande désolée succédait à la jungle, presque sans transition. Un dernier regard en arrière: les Méleffes s'étaient emparées de Rezvano qui tentait, en vain,

d'échapper aux furies qui le submergeaient, avec des cris déments.

– *Ma-cho! Ma-cho! Ma-cho!*

Même à la distance où nous nous tenions, la scène nous apparaissait dans toute sa hideuse cruauté.

– Pauvre Rezvano... soupirai-je, tandis qu'une main m'étreignait étrangement le cœur.

– Satisfaire de pareilles mégères, je préférerais mille fois la mort! déclara Roméo avec emphase.

– Mieux vaut ne pas s'y frotter, conclut Juliette.

Elle pressa le pas. Hélas! le sort était contre nous... À un détour du sentier, nous fûmes assaillis par un groupe de Méleffes et promptement maîtrisés. Aujourd'hui encore, alors que les années ont effacé les plus douloureux souvenirs et, pour être juste, les meilleurs, je ne puis sans frémir évoquer l'aspect de ces monstrueuses créatures. Elles ressemblaient si peu à des femmes que j'hésite à les désigner de la sorte.

D'abord l'odeur... Elle était atroce, mélange d'excréments, d'urine et de crasse; puis les grimaces, effrayantes, qui déformaient sans cesse leurs traits; enfin, les cris bestiaux avec lesquels elles communiquaient entre elles.

– *Létor-chon bhrû-l!* répétait l'une d'elles, visiblement à moitié folle.

Les autres entonnèrent un chant de victoire, caquetant comme des poules faisandées.

– *Méleffes vin-kra! Méleffes vin-kra! Mo-ora Ma-cho! Mo-ora Ma-cho!*

À part ces horreurs indescriptibles, il faut bien reconnaître qu'elles étaient, hélas! superbes: sous la crasse, on devinait des corps souples, aux formes vigoureuses et élancées; n'eût été la bave qui coulait sans cesse de leur bouche et de leur sexe – qu'elles se léchaient distraitemment les unes les autres à chaque

halte – je me fusse volontiers jetée à leurs pieds ravissants pour en croquer les petits vers qui gâtaient entre les orteils. Juliette ne restait pas insensible au charme primitif de ces créatures et ses narines en respiraient les fortes émanations sans paraître éprouver cette répulsion qui me tenaillait le ventre comme une nausée.

Une fois ligotés, nous fûmes poussés sur un sentier qui contournait la jungle à la limite de la lande. Les Méleffes ne nous brutalisaient pas, Juliette et moi, mais le pauvre Roméo était roué de coups de pied, de poing, de sein, couvert de bave et la cible de toutes leurs insultes.

– *Sék-jište! Sék-jište! Ma-cho! Ma-cho!* hurlaient-elles à l'adresse du malheureux.

Il me faut à présent raconter une scène pénible, dont le souvenir même m'indispose. Quelques Méleffes, éprouvant un besoin naturel, arrêtrèrent la troupe sur un péremptoire: *Notro-kor éta nou!* qui semblait signifier: *arrêt-pipi* ou quelque chose de cet ordre.

Elles forcèrent le malheureux Roméo à s'allonger, le maintenant au sol à coups de fessiers crasseux. Elles s'accroupirent alors et se soulagèrent, tour à tour, sur le visage du marin, écrasant sans pitié ses traits juvéniles sous le poids de leurs déjections préhistoriques.

– *Ma-cho, sah-lo!* scandaient les furies.

Une fois leurs petites dévotions accomplies, elles se pourléchèrent mutuellement le derrière avec des claquements de langue qui ressemblaient à des bruits de serpillières. Nous nous remîmes en route sous la chaleur qui augmentait encore la puanteur des sauvageonnes. Des mouches se collaient à leurs scrofules, pompaient les furoncles, suçotaient la crasse. Vers le milieu de l'après-midi, nous arrivâmes à un village qui ressemblait plus à un dépôt d'ordures qu'à un club de vacances.

– *Libehr onnou déhla lié nati-ohn!* me dit la cheffe de la troupe en me faisant signe d’entrer.

– Après vous, je n’en ferai rien! répondis-je aimablement, ne voulant pas froisser sa susceptibilité.

Elle me décocha un grand coup de pied dans le derrière qui me propulsa à l’intérieur du village.

– *Fa mescla vhe!* me jeta-t-elle, méprisante.

XIX

Enfermées dans une case au sol couvert de déjections, nous ne pouvions que nous lamenter sur notre sort, éprouvant les plus vives inquiétudes sur celui de Roméo, incarcéré dans une autre case. Nous évoquions avec amertume nos amis tamoéens qui attendaient notre retour, nécessaire à la survie de leur communauté.

– Nous avons échoué! sanglota Juliette.

Elle se jeta dans mes bras et, malgré l'extrême saleté des lieux, nous roulâmes au sol, étroitement enlacées.

– Jamais! jamais nous ne parviendrons à quitter ce village, reprit-elle. Les Méleffes nous surveillent de près et... oh! Alice, j'ai peur... Terriblement peur de devenir comme elles; il faudrait si peu de chose...

Je tentai de la rassurer mais, au fond de moi-même ses inquiétudes extravagantes trouvaient un curieux écho, comme un pinçon discret de l'atavisme sur la modernité de mes cellules grises. Après tout, ces harpies furieuses et crottées n'étaient-elles pas les descendantes de ces belles Tamoéennes dont nous avons naguère admiré les charmes et la brillante intelligence? Malgré notre appréhension, nous nous endormîmes au milieu des chants des Méleffes se préparant aux rites de l'amour.

Bezi bezo

Libehr onno tro-kor

Vi véhlè fa mèm anhci pêt

Fouti fouto
Abala domina thion
Dé shauvi ništo ma-a-al

Les sonorités étaient rocailleuses et grinçantes, mais leurs chants ne laissaient pas d'éveiller en nous la nostalgie de ces temps primitifs où l'homme n'était pas encore un loup pour l'homme, mais la femme une hyène à l'égard de la femme.

À l'aube, de grands préparatifs de fête remuèrent la poussière et la saleté du village. Un autel fut dressé sur la place centrale, orné de symboles mystérieux : des cercles vermillon surmontant des croix sanglantes, que des prêtresses masquées de symboles identiques peignaient avec un répugnant badi-geon, à base de sang de poulet et de jus de navet.

À midi, une Méleffe nous fit sortir aux cris de : *Fa mescla vhe! Fa mescla vhe!* ce qui signifiait sans doute : « Dépêchez-vous! » Nous approchions de la place centrale où le tumulte grandissait avec l'excitation. L'odeur de femelle en chaleur était suffocante et même Juliette en était indisposée.

- Rezvano! criai-je.
- Roméo! sanglota Juliette.

Nos deux infortunés compagnons étaient ligotés sur l'autel, entièrement dévêtus et le sexe peint à la manière de Vasarely. Leur épiderme était couvert de graffitis obscènes : petites bites éjaculantes, cramouilles poilues, derrières cacateux, vaches urinantes, etc.

Un grand nombre de Méleffes se pressaient sur la place, pareillement décorées de pictogrammes sexuels. Elles se fourraient sans cesse les doigts dans le derrière puis les portaient à la bouche ou les essuyaient sur nos malheureux camarades qui se recouvraient peu à peu d'immondices. L'air, avec la chaleur qui montait, devenait de plus en plus irrespirable et se remplissait du vacarme du rut.

Notre gardienne nous força à pénétrer au centre de la ronde et la masse gluante et sanieuse des Méleffes se referma sur nous avec l'indécence d'un crocodile desquamé. Bientôt des mains nous palpèrent, des doigts fourragèrent entre nos cuisses et, malgré nous, nous commençâmes à gémir au rythme de ces insanes caresses. Sur un cri strident de la grande prêtresse, qui siégeait à l'écart, sur un trône richement décoré de runes étranges – *Simô neuh debov ouahr* –, les Méleffes roulèrent sur les paillasses pouilleuses disséminées au pied de l'autel, se livrant à la plus impudique débauche qu'il m'ait été donné de contempler et, je l'avoue, de participer.

Comme la plupart des peuplades primitives, elles ignoraient les tabous que nos civilisations hyper-évoluées ont jetés sur les fonctions sexuelles et excrémentielles. Elles se barbouillaient le visage de merde écologique, riant comme des folles et rotant comme des vidangeurs. Sous l'effet de caresses brutales ou tendres, beaucoup urinaient sur les mains ou les lèvres de leurs partenaires en signe de reconnaissance. Juliette avait été séparée de moi et je la voyais, au centre d'un groupe d'agitées furieuses, s'abandonner au primitivisme le plus touchant. Moi-même, je sombrai rapidement : purléchant, fientant, pissant et pétant comme les autres, je me roulai en hennissant dans l'ordure.

– Comme le vernis de la civilisation est fragile face à la boue dont sont pétries les ères ! pensai-je pédatement.

Méleffes ! nous étions devenues Méleffes, contaminées par la sauvagerie en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour apprendre les grimaces et les simagrées de la bonne société. La prêtresse, du haut de son trône, regardait ses sujets livrés au délire des sens avec l'œil du philosophe contemplant les contorsions quotidiennes du *vulgum pecus*. Ai-je précisé que ce trône était percé ? À travers la lunette, elle déféquait sa satisfaction sur une adolescente vestale qui recevait ce jour-là

son *excrémation*, sorte de prise de voile méleffienne. Cette jeune fille, presque une enfant, ne portait aucun des stigmates repoussants de ses aînées : elle conservait tout le charme des natives tamoéennes, tortillant son adorable corps sous le fessier de son initiatrice, langotant vigoureusement la raie culière sans éprouver, apparemment, le moindre dégoût. Elle se leva ensuite et rejoignit le troupeau, affublée des mêmes tics et caquetant horriblement à l'unisson des autres mégères. Une autre gracieuse adolescente prit sa place.

Je comprenais enfin la curieuse dégénérescence des Méleffes, non le produit d'une détérioration des gènes, mais le fruit d'un endoctrinement bien particulier : il suffisait d'interrompre le discours fécal de la grande prêtresse pour rompre la chaîne de l'aliénation ! Cette constatation me dégrisa et, repoussant du pied la Méleffe qui me ramonait la fente de sa langue, je lui jetai, parodiant les sonorités disgracieuses de son idiome :

– *Vaté fehr fou-thre!*

Je courus jusqu'à la case où, par bonheur, on avait laissé nos armes. Je pris un arc et, m'étant dissimulée, je visai soigneusement la grande prêtresse.

– Pfsush!

La flèche pénétra dans son sein gauche et, l'ayant traversé, alla finir sa course dans l'œil d'une de ses guerrières. Le corps jaunâtre de la prêtresse vacilla un instant puis, ô prodige ! se ratatina. Un cri d'horreur jaillit de toutes les poitrines.

– *Kék sék sa?*

– *Cé-laf am-po tish!*

– *Cé-laf am-bo nish!*

Les Méleffes avaient interrompu leurs infernales bacchanales, levant vers les cieux leur visage conchié et cependant terrorisé. Elles gémissaient et tournaient en rond, s'écrasant les seins de désespoir. L'horrible métamorphose de la grande

prêtresse s'accéléra: elle avait rapetissé jusqu'à la taille d'un gnome; la peau se déchira d'un coup et un nain hideux en jaillit: il avait un visage d'une laideur repoussante; des binocles de traviola cachaient le strabisme divergent de ses petits yeux stupides.

– *L'étron ou le néant!* croassa-t-il en excellent français.

Il traversa en sautillant grotesquement la place centrale et disparut dans la jungle. La confusion augmenta et j'en profitai pour libérer Rezvano et Roméo. Ayant attrapé un bras de Juliette, je l'entraînai avec nous vers la lande, laissant les Méleffes désorientées à leurs angoisses existentielles.

XX

Personne ne songea à nous poursuivre et, au bout de quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied de l'étrange pic sur lequel scintillait, dans les derniers feux du soleil, le mystérieux temple où nous devons nous emparer d'une arme plus mystérieuse encore. Assurés d'avoir semé d'éventuelles poursuivantes, nous nous baignâmes dans un torrent d'eau claire, où notre immortalité retrouva son lustre d'antan.

– Roméo ! riait Juliette en le bisouillant sur tout le corps.

– Ma Juju ! rigolait Roméo, lui flanquant de grosses tapes affectueuses sur le derrière.

Rezvano me poursuivit dans l'eau et, m'ayant rejointe, m'étreignit avec passion. Ses pictogrammes résistaient et je m'amusai à les détailler de la langue, faisant courir sur sa peau de petits frissons de plaisir. Il me sourit. Une onde étrange partit de l'occiput et se propagea dans tout mon corps, me secouant bizarrement.

– Mon Dieu ! je suis malade, s'inquiéta une petite voix intérieure.

– Mais non, grande sottise ! répondit une autre petite voix, tu es amoureuse.

Rassurée, j'attirai le beau visage de mon amant et plongeai dans le lac de ses yeux les filets de mes prunelles et dans la nasse de ses lèvres le goujon frétilant de ma langue. Ainsi va le monde et courent les étoiles sur le chariot du ciel...

Après nous être séchés sur l'herbe de la berge, nous exami-

nâmes avec plus d'attention les parois, apparemment lisses et inaccessibles, que dominait le temple.

– C'est curieux, dit Juliette, j'ai l'impression que cette montagne a changé d'aspect depuis hier.

– C'est normal, expliqua Rezvano, hier nous étions de l'autre côté: elle affectait les contours d'un point d'interrogation.

– Et aujourd'hui, acheva Juliette, évidemment, elle ressemble à un point d'ironie.

Nous nous interrogions encore sur la meilleure manière d'escalader cet hommage à Alcanter de Brahm, quand un grincement de gonds rouillés nous fit sursauter. La base de la muraille se fendit, révélant une ouverture d'où jaillirent trois hommes, arme au poing.

– Gianfranco Spaghetti! dis-je, reconnaissant le premier.

– Guy Retord et Raoul van Houten! renchérit ma sœurte.

Les trois sisyphiens se précipitèrent vers nous et nous embrassèrent avec effusion.

– Que faites-vous là? s'étonna Guy.

– Et vous-mêmes? rétorquai-je en riant.

– C'est très simple...

– Nous, ça l'est moins, mais nous pourrions peut-être poursuivre cette intéressante conversation dans un lieu plus tranquille.

Ils nous entraînèrent à l'intérieur de la faille. Un ascenseur nous amena en quelques minutes au sommet du pic, sur une large esplanade que surplombait l'impressionnante masse du temple. Il tenait à la fois de la cathédrale gothique, de la pyramide égyptienne et des temples khmers, tout cela revu et corrigé par Viollet-le-Duc. Son fronton était orné d'une sculpture énigmatique: un homme portant un flambeau à la gueule d'un dragon, dressé sur ses pattes avant et écrasant sous son poids les ruines d'une ville.

– Une allégorie de l’Histoire! expliqua Gianfranco. Mais entrez! entrez!

Ils nous menèrent à un salon confortable, dont les murs étaient tapissés d’adages sisyphiens.

L’orgasme est le temps du désir du temps.

Les principes qui régissent la préhistoire du devenir humain sont contenus dans le temps relatif de la modulation des illusions.

Le pragmatisme de la consommation cyclique du temps est négation de la pratique historique de ce temps.

À travers les images, l’homme aliène son corps au profit de sa représentation.

Homme suit homme.

N’engueulez pas le patron, les ouvriers s’en chargent.

N’engueulez pas les ouvriers, nous sommes nos propres patrons.

Vive le cabernet!

Nous étions émus.

Pressé de questions, Raoul nous conta leurs aventures.

– Après notre séparation, lors de l’assaut de la barricade de la rue Gay-Lussac, nous nous sommes réfugiés à l’Institut de préhistoire contemporaine d’Amsterdam. En fouillant les archives de l’Institut, j’ai mis la main sur un curieux manuscrit: un marquis français du XVIII^e siècle y relatait un voyage vers une île de l’océan Pacifique, Tamoé, dont il prétendait être le premier visiteur européen.

– Je connais ce manuscrit! le coupai-je: il semble qu’il y ait eu plusieurs copies différentes; il serait intéressant de les confronter.

– Un paragraphe, visiblement postérieur de plusieurs années, décrivait ce temple comme un des hauts lieux de la sagesse humaine et renfermant de précieux documents.

Enthousiasmé, le conservateur accepta de financer une expédition de reconnaissance et... nous voilà!

Il partit d'un grand éclat de rire et, sur leurs prières, nous racontâmes nos propres aventures. Ils eurent bien du mal à accréditer notre ahurissant récit qui dépassait, je l'admets avec beaucoup de modestie, en palpitantes péripéties les œuvres de Guy des Cars et d'Hervé Bazin réunies.

– Incroyable! s'exclama Gianfranco Spaghetti.

– Renversant! renchérit Guy Retord.

– Abracadabrant! conclut péremptoirement Raoul.

– Il faut faire vite! les suppliai-je. Antonio et ses complices ne vont pas tarder à semer la mort pour préserver leur immortalité.

– Cette arme mystérieuse, réfléchit Guy Retord, il me semble en avoir découvert quelques traces sur un parchemin... Suivez-moi!

Nous traversâmes d'in vraisemblables corridors dont certains croulaient sous le poids d'une végétation tropicale.

– Excusez le désordre, nous sommes trois vieux garçons...

Nous parvînmes, après bien des détours inutiles, à une vaste bibliothèque où moisissaient d'innombrables volumes, rongés par les vers de la rhétorique.

– Voici! s'exclama victorieusement Guy Retord, dégageant un *volumen* coincé entre deux *codices*.

Il déroula le papyrus et nous lut ce passage étonnant:

Pour mettre en marche le réificateur à concepts, appuyer sur le bouton bleu à droite de la console de commande: la lumière verte doit clignoter puis s'éteindre; attendre quelques minutes puis viser avec soin l'adversaire. Quand celui-ci est dans la mire, appuyer sur le bouton rouge. Attention! Abus dangereux. Ne pas laisser à la portée des enfants.

– C'est pas de la tarte! commenta Roméo.

– Mais, où peut bien se trouver ce réificateur à concepts? interrogea Juliette.

Elle tirait les poils de son con avec perplexité.

– Attendez la suite! reprit Guy Retord. *Le réificateur est caché dans le ventre du dragon qui orne le fronton du temple: faire basculer le flambeau dans la gueule du dragon; le mécanisme d'expulsion s'enclenche automatiquement.*

Nous nous précipitâmes sur la terrasse. Gianfranco fit la courte échelle à van Houten. Le flambeau bascula; le mécanisme rouillé grinçait effroyablement. La gueule du dragon se referma en clapant et une série de bruits suspects nous tint prudemment éloignés du fronton.

– Attention! rugit Gianfranco.

Nous nous jetâmes sur le sol; la queue du dragon venait de se soulever, projetant avec violence des moellons dans toutes les directions.

– Proutt!

Une petite boîte noire sortit du derrière de l'animal fabuleux et tomba en ricochant sur le sol; puis tout revint à la position première.

XXI

Gianfranco ramassa l'objet avec circonspection.

– Je ne tiens pas tellement à être réifié, moi...

Tandis que Gianfranco la tenait entre ses mains, un déclic se produisit et la boîte s'ouvrit en deux, sur l'air de *Il était un petit navire*.

– Chic! une boîte à musique.

À l'intérieur, le réificateur reposait sur un coussin de pilou. Raoul le sortit avec mille précautions.

– C'est lourd.

L'instrument était comme neuf. À la base de l'appareil, une étiquette en indiquait la provenance: *Made in Tamoé*. La console de commande était conforme à la description du parchemin.

– Voici le fruit d'une technologie disparue, commenta doctement Guy Retord, et cependant très évoluée: connaîtra-t-on jour le secret de sa fabrication?

– Ce n'est pas à souhaiter, le coupai-je: c'est une arme redoutable malgré ses apparences.

La nuit était tout à fait tombée. La lune éclairait en plein le fronton énigmatique, entourant le temple d'une aura d'irréalité.

– Il faut retourner tout de suite à Tamoé! supplia Rezvano.

– Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

Les trois sisyphiens se concertèrent un moment, puis Raoul vint vers nous.

– Nous vous accompagnons. Les catastrophes sont riches en enseignements de toutes sortes et notre petite expédition promet bien des surprises. Il y a un hélicoptère garé derrière le temple.

Rezvano, de plus en plus inquiet, agitait ses grands bras avec désespoir. Gianfranco remisa le réificateur dans sa boîte et, à la lumière de la lune, nous courûmes vers l'hélicoptère. Quelques minutes plus tard, nous survolions la jungle. Au loin, des flammes gigantesques se dressaient au-dessus de la ville.

– Trop tard! Trop tard! pleura Rezvano, nous avons échoué...

La lassitude le tassa. Il vieillit de plusieurs années d'un coup. Je lui promis le réconfort de l'eau de Jouvence, mais il ne voulait plus rien entendre; perdu dans son chagrin, il martelait le cockpit de ses poings impuissants.

– Posons-nous à l'écart, conseilla Guy Retord. Nous essayerons de pénétrer dans la ville à la faveur du désordre.

L'hélicoptère vira au-dessus de l'océan et vint fouetter le sable d'une plage déserte. Nous avions armé nos arcs et les trois sisyphiens sautèrent de l'hélicoptère, un pistolet-mitrailleur au poing. Rezvano portait le réificateur. Nous étions peu éloignés de la ville et le crépitement sinistre de l'incendie nous désolait les oreilles.

– Les forbans! S'il est trop tard pour sauver les Tamoéens, il est encore temps de les venger! déclara Juliette, vibrant de colère.

Qu'elle était belle, ainsi campée sur ses jambes admirables et nues, une flèche fichée dans son arc comme Diane à l'affût. Malgré la situation tragique, je ne pus résister à la caresser.

– Oh! Alice! Peut-être vivons-nous nos derniers instants! Soyons dignes de notre malheureux père et sachons mourir là où il n'a pas su vivre.

Sur ces paroles émouvantes, nous remontâmes un étroit sentier s'enfonçant dans les bois. Nous n'avions pas fait trente mètres quand, surgissant aussi silencieusement que la mort dont ils portaient le masque effrayant, une vingtaine d'éphèbes nous encerclèrent.

– Bonjour, chéris! dis-je timidement, esquissant un vague geste de la main.

Ils pointèrent leurs armes sur nous, le doigt sur la détente. De machines à faire l'amour, Shit les avait transformés en machines à donner la mort. Leur sexe lui-même était caparaçonné comme un cheval de bataille et hérissé de piquants effrayants.

– Bon, ça va! On ne va pas se fâcher entre vieux copains!

Toujours silencieux, ils nous firent signe d'avancer et nous marchâmes lentement à la rencontre de notre destin, qui ne pouvait guère être reluisant. Avant de quitter la plage, un éphèbe mit le feu à l'hélicoptère, ajoutant ce crime gratuit à la longue liste d'infamies que nous n'allions pas tarder à découvrir.

Nous débouchâmes sur les premières maisons de la ville. L'odeur était insoutenable, mélange de fumée, de chair brûlée et de sang. Des pals étaient dressés le long de la route et les spasmes de l'agonie agitaient encore les suppliciés.

– Quelle horreur! sanglotait Juliette.

– Pourquoi? Pourquoi? demandait Roméo dont l'innocence profonde ne pouvait concevoir le plaisir de faire souffrir qu'éprouvent les tortionnaires.

Rezvano marchait comme un zombie, la boîte noire crispée entre ses mains.

Quelques coups de feu claquèrent sur notre droite. Deux jeunes filles surgirent, affolées, poursuivies par un groupe d'éphèbes. Ils se précipitèrent sur elles et, les ayant renver-

sées, les pénétrèrent de leur sexe blindé, déchirant les tendres chairs consacrées à l'amour. Elles poussèrent des hurlements de douleur et s'évanouirent. Les éphèbes les besognaient atrocement, menant à bien leur sacrifice mécanique.

Les belles demeures flambaient, les terrasses étaient ravagées, érodées, les essences rares vouées aux flammes. Des corps atrocement mutilés jonchaient la route. Nos pieds barbotaient dans le sang et nous trébuchions sans cesse contre des membres mutilés ou des organes arrachés sous l'effet des grenades offensives.

Juliette vacilla.

– C'est pire que tout ce que je pouvais imaginer : ces monstres n'ont aucun respect de la vie, aucun sens de la beauté, aucune délicatesse. Ce sont des porcs. Ils crèveront comme des porcs!

Nous approchions de la maison de Gor où les quatre conquistadors avaient établi leur quartier général. Les terrasses merveilleuses étaient intactes.

Théière de Jardin sortit de la maison, tirant par les cheveux une adolescente. Je reconnus avec un petit serrement de cœur Alma. Elle ne se débattait pas, opposant une résistance passive à la cruauté démente du moine. Théière de Jardin la bourra de coups de poing, lui tordit les seins, enfonça ses doigts avec brutalité dans la tendre intimité qui m'avait naguère tant émue.

– Tu vas parler, chienne fécale! Étron de Satan! Pisse d'hérétique! l'injurait le jésuite, qui ne se dominait plus.

Il la secouait à lui en arracher les bras.

– Parle! Parle! Où est ton foutu père de merde?

Je l'interpellai énergiquement.

– Laisse-la!

Théière, surpris, lâcha Alma, qui s'effondra sur le sol.

– Tiens! Tiens! Nos petites copines et leurs gentils minets! dit-il doucereusement en frottant ses mains ensanglantées et couvertes d'autres substances innommables.

Il s'approcha en vacillant et colla sa bouche infecte contre les lèvres de Juliette, dont il palpait sans ménagement les globes magnifiques. Il rota, puis vomit. Juliette essayait désespérément de s'arracher à cette étreinte ignoble, mais le moine possédait une force prodigieuse. Roméo, blanc de fureur, voulut intervenir; deux éphèbes le maîtrisèrent. Soudain, Juliette balança son pied dans l'entrecuisse du jésuite. Il se plia sous la douleur.

– Tu me paieras ça, putain! Tu crèveras plus douloureusement que les autres.

Nous étions fixés sur notre sort. Je sentis mon cœur battre à tout rompre. Ce n'était pas possible! Je faisais un cauchemar... J'allais me réveiller dans les bras de la belle Sophie, à l'Institution Sainte-Marguerite, et nous pourrions rire toutes les deux, entre les baisers, de ce songe absurde. Hélas! il n'était guère besoin de me pincer pour prouver la réalité de la scène: Shit, Antonio et Somebody sortirent à leur tour, alertés par les vociférations de leur complice. Chacun tenait à la main un *membre humain* qu'il était en train de dévorer. À notre vue, les trois assassins ricanèrent et vinrent agiter leurs sanglants trophées sous nos nez.

– Vous avez faim! Il en reste une pleine marmite! proposa Somebody, mastiquant une bouchée.

– Ah! la jolie petite boîte... dit Shit, arrachant le réificateur des mains de Rezvano.

Il la manipula adroitement et déclencha le mécanisme d'ouverture. La petite chanson enfantine monta, ironique, dans cette atmosphère alourdie de crimes et de souffrances.

– Ah! ah! ah! Une boîte à musique. C'est donc ça, cette arme mystérieuse censée sauver le monde.

Antonio n'en pouvait plus de se tordre. Il cracha deux ou trois phalanges et se roula sur le sol.

– Eh! eh! remarquez, elle n'est peut-être pas si innocente que ça, cette petite boîte, hoquetait Somebody; c'est bien connu, la musique adoucit les mœurs. On devrait se méfier.

Les brigands hurlèrent de plus belle. Leur rire dément éclairait leur visage d'une lueur infernale.

– Appuie sur le bouton bleu, proposa Antonio, on va peut-être entendre *la Truite* de Schubert.

Shit enfonça le bouton. La petite lumière verte se mit à clignoter. Antonio siffla, admiratif.

– Dites donc, c'est son et lumière, cette merveille! On se croirait au Palace.

La lumière cessa brusquement de clignoter. Shit haussa les épaules, posa le réificateur sur une table et nous fit signe de nous ranger contre le mur. Théière de Jardin avait recouvert ses esprits et glapissait.

– Il faut les tuer tous! tous! les déchiqueter, les broyer, les lacérer, les laminier, les estrapader. La question ordinaire, extraordinaire, hyper-extraordinaire, rien ne sera de trop pour cette petite peste!

Les quatre putschistes s'assirent de l'autre côté de la table, singeant une cour martiale.

– Si on leur pissait dessus jusqu'à ce qu'ils en crèvent? proposa Antonio.

– On pourrait les disséquer vivants, bavait Shit.

– Si on leur foutait un rat dans le trou du cul? saliva Somebody.

– Non! non! Tout cela est trop clément! s'insurgea Théière de Jardin, commençons par une lecture de Marguerite Duras.

À ce mot, le réificateur à concepts, dont la mire était dirigée vers eux, émit un petit sifflement. Agacé, Somebody appuya

sur le bouton rouge, pensant qu'il s'agissait de l'interrupteur général. Il se figea dans son geste. Un éclair bleu avait jailli de la boîte, l'enveloppant instantanément, ainsi que les trois autres brutes et les éphèbes qui se tenaient derrière eux.

Les autres éphèbes, incapables de prendre une décision, se laissèrent désarmer sans résistance. Je ne raconterai pas les scènes affligeantes ni les moments pénibles que nous vécûmes ensuite, malgré le soulagement que nous éprouvions à être définitivement débarrassés de quatre gredins qui ne valaient pas la corde pour les pendre — image d'ailleurs fort juste puisqu'ils périrent réifiés, ce qui doit être autrement douloureux, intellectuellement parlant.

Gor arriva bientôt, à la tête d'une troupe peu nombreuse. Il avait dirigé la défense de la cité, ayant préparé en secret une position retranchée, la nuit même de notre départ. Nous allongâmes Alma, peu sérieusement blessée, dans la plus belle chambre de la maison,

— Mes amis! mes amis! dit Gor avec émotion. Je ne sais ce qui serait arrivé sans votre providentielle intervention; nous étions à bout de forces et de munitions et ne pensions pas tenir plus d'une heure encore.

*

* *

Qu'ajouterai-je à ce récit d'amour et de sang?

Les semaines qui suivirent furent consacrées à l'ensevelissement des nombreux morts et à la reconstruction des maisons. Le *Cocorico* fut arrimé dans la baie. Nous raccrochâmes la source d'eau de Jouvence à l'île mère, puis nous fîmes monter les éphèbes survivants dans le sous-marin dont les commandes

furent bloquées : il partit à toute vitesse et perfora le rideau de brouillard. Nous ne l'avons jamais revu.

Les quatre bandits avaient été momifiés par la mystérieuse décharge : ils paraissaient aussi inaltérables que la méchanceté dont ils avaient fait preuve durant leur vie. Afin que ces journées de malheur et d'affliction perdurent dans les mémoires, les Tamoéens décidèrent d'en dresser les statues sur la place centrale de la ville.

Les Méleffes, privées de leur grande prêtresse, revinrent peu à peu vers Tamoé où elles se reclassèrent facilement en femmes de ménage et bonnes à tout faire, pour elles une seconde nature.

Les sisyphiens s'installèrent avec nous dans le palais de Shit : ils partageaient leur temps entre les fouilles du temple et de longues journées de farniente sur la plage.

Tels furent les événements sans surprise qui succédèrent à ces terribles journées de mai-juin 1968. Aujourd'hui – qu'importent le jour et l'année, puisque nous sommes immortels, n'est-ce pas ? – Juliette vient de mettre au monde un joli bébé : son petit sexe se dresse déjà coquettement. Mais... qu'est-ce là ? Ô prodige ! Il se rétracte et s'invagine, puis se dilate à nouveau...

SINE FINE